

**KL. BUCHENWALD**  
**KOMMANDO REBSTOCK**

Témoignage de

**GEORGES RAYNAUD**  
**Radio-électricien**

**Né le 20.07.1923 à Guerigny**



*Recherches de Françoise Pernot*

# **PREMIERES NOTES**

**REDIGEES**

**à C. BUDWEIS  
(České Budějovice)**

*Les mots en italique sont en allemand dans le texte original.*

*\* voir le registre des personnes.*

19/06/44 Réveil brutal à 6 h du matin. La porte est heurtée brutalement. Police ! J'ouvre mal éveillé. 4 hommes font irruption, révolver au poing. Après investigations, ils m'ont dit que je connais RIO. Je dois donner le plan de GOBELINS, que nous passons prendre rue BERTRAND après être passés chez Maman. Comme nous nous sommes mal quittés ! Je comptais la revoir plus vite. Elle me donne à la hâte un peu de pain et de chocolat. Je fais le pied de grue devant le REGIONAL où nous allons sans trouver le poste (vu DESNOS). Après récapitulation aux SAUSSAIES, départ pour FRESNES. Comme il est oppressant de sentir se refermer sur ses pas la porte de la cellule après plusieurs heures interminables à l'isoloir.



Prison de Fresnes

**FRESNES (cellule 182)** : Les moments de découragement alternent avec ceux d'enthousiasme dus aux bonnes nouvelles. La guerre aura une issue immédiate. Nous nous en persuadons avec les copains à parler d'une fenêtre à l'autre par une vitre cassée (2 infractions graves qui me vaudront 3 jours sans manger. C'est dur quand l'ordinaire est aussi maigre : ½ pain (400g), 10g de beurre, 1l de soupe et 2 fois un peu de café (lavasse).

Camarades ou voisins : Jean Lavenant , crémère femme et fille, Salon de la Guillerie, Armand DESANGIN 160Bd Magenta.

Je retrouve une grande source de confiance dans ma religion. Je lis des livres pieux : évangile de St Jean, les exercices de St Ignace. Je demande que maman aie la force et la confiance suffisantes pour tenir.

Il m'arrive aussi d'être impatient, d'arpenter la cellule comme un ours, de pleurer sur mon impuissance et ma faiblesse.

Toujours impossible de donner des nouvelles. Les journées sont longues à meubler. Après le café dans lequel je mange un peu de pain, toilette et nettoyage faits sans hâte, un peu de culture physique, il faut ensuite attendre 10 h : distribution du pain/beurre et quelquefois aussi viande, fromage ou marmelade. Puis midi soupe : sera-t-elle claire ou consistante ? Y aura-t-il du rab ? Autant de questions que se pose et se repose un estomac tourmenté.

Je me torture l'imagination afin d'arrêter ma déposition la moins compromettante possible. Je la ressasse et attend désespérément l'interrogatoire.

**15/07**

Arrestation de manifestants. Ils seront vraisemblablement détenus peu de temps. L'un d'eux, des équipes nationales, me promet de donner des nouvelles à maman. Je prie pour l'aboutissement de sa démarche.

Chaque semaine, j'ai demandé l'aumônier, sans résultat. Il a fallu que ma porte soit marquée du « KEIN ESSEN » (interdit de repas) pour qu'il entre de lui-même et me promette sa visite pour la semaine suivante. Malheureusement, dans l'intervalle, nous prendrons le chemin de l'Allemagne et je n'ai pas eu la communion tant espérée.

Je reçois au début de juillet, mon premier colis Croix Rouge de 3kg. Oh ! délices, c'est un cœur, celui de la France, qui se penche vers moi. C'est avec les larmes aux yeux que je dispose sur le rayon : pain d'épices, gâteaux, maltofruit...etc., lesquels seront un apport précieux à l'ordinaire. Je recevrai un second colis identique 3 semaines plus tard. Malgré mes différentes demandes, je ne puis obtenir de recevoir du linge. Je reçois seulement une chemise et une serviette de toilette. Je fais donc la lessive régulièrement.

### 19/07

Avant le café, on me prévient poliment : Tribunal. Je me prépare à la hâte pour ne partir aux Saussaies que beaucoup plus tard et n'être interrogé que beaucoup plus tard encore par un des reîtres du 19 juin. Cigarettes, pas de brutalité. Comme un mois plus tôt, je dicte sans hésitation ma déposition, largement méditée, laquelle est rarement contestée. J'ai connu RIO par PEYRAT puisqu'ils travaillaient ensemble à TRUDAINE.

J'ai revu RIO qui m'a pressenti d'abord comme sympathisant, ne jouant aucun rôle actif. J'ai accepté en février de m'occuper de la question radio. Je donne le poste en faisant remarquer que je n'ai jamais eu de quartz et n'ai donc pas travaillé. A la suite de l'arrestation de JEAN en avril, de ma compromission dans son affaire, de ma fréquentation avec JACKIE, je déclare avoir ensuite perdu le contact jusqu'en juin où j'ai été rappelé à la réalité par RIO qui me confie, au parc Monceau, la mission GOBELINS que je déclare ne pas avoir exécutée. Je rencontre le chef de DANTON et rentre à Fresnes ; Plus aucune nouvelle de l'affaire. On pressent la fin de la guerre imminente. Je suis toujours au secret à part ¼ d'heure de promenade par semaine, au secret d'ailleurs.

A partir du début d'août, gros afflux de détenus venant de prisons évacuées au fur et à mesure de l'avance américaine : Brest, Quimper, Rennes, ORLEANS, Alençon, Evreux. Tous passent par les cellules du rez-de-chaussée. On parle, on apprend les nouvelles. Par le super-ascenseur-ficelle, je récupère 1 cigarette, 1 journal....

Passent sous ma cellule le cousin de A. MUNEUX (Gustave de VILLEDIEU, Abbé des Lazaristes rue de Sèvres et aumônier de St Cyr).

### Nuit du 11/08

On dit les américains tout près de Paris depuis quelques jours. Ordre de départ précipité. Je quitte rapidement la 182. On nous rend nos affaires, peu de choses en réalité et on nous met 4 par cellule (Ch ROLANDAY et DE ROY). Nous espérons ferme vivre les dernières heures.

Les derniers temps à la 182, j'étais assez gâté : belles portions de soupe dues au chef d'étage, le vieux FELDWEBEL SCHWARZ, boucher à Fribourg près de la frontière française. C'est lui qui viendra me réveiller dans la nuit du 11. Il me serre la main, me fait comprendre que je serai bientôt libre, que la guerre était une affreuse chose, qu'il avait perdu 1 ou 2 fils, je ne me souviens pas exactement.

**NON. Puisque le 15/08**, après 3 alertes (faux-départs), on nous transporte à PANTIN en camions et cars (verts POLIZEI).

Nous embarquons à PANTIN, 80 par wagon – colis Croix Rouge – après traversée de Paris, Bd de Sébastopol, de Strasbourg peu animés. Evasion possible ? Nous n'y pensons pas

tellement nous croyons l'issue proche. Nous quittons Pantin en chantant. Hélas ! Douce illusion.

A Nanteuil-Saacy, transbordement à pied rendu nécessaire par le bombardement de la voie ferrée. Occasions de partir avec papiers, costume civil. Hélas non. Nous croyons ferme être traités en P.G. dans un camp près de Nancy au max.

Accueil Croix Rouge à Epernay. Le manque d'eau, la



par wagon rendent le voyage très pénible.

chaleur, le nombre de camarades

A Nanteuil et à Epernay, par la Croix Rouge, j'ai remis un message Atteindra-t-il maman pour la tranquilliser un peu ?

### 21/08

Oh ! Déchéance. Arrivée à Buchenwald. Réduits à un numéro, vêtus de loques, nu-pieds, rasés, dans un camp de quarantaine immonde où l'eau manque. On couche dehors souvent sans couverture. On est extrêmement sales. Retrouve des camarades. Passons à l'Arbeit (travail) statistique. Nourriture satisfaisante.

### 24/08

Gros bombardement. Sérieuse émotion. Les dégâts sont très proches : baraquements incendiés, usine rasée ainsi que garage SS.

### 03/09

Départ KOMMANDO ELLRICH DORA, Cdt Rolandey Cpne de ROY – RIO & Cie.

Journée infernale : 14 h à 18 h sur la place d'appel, sous la pluie parce que nos numéros matricules n'ont pas été cousus dans les délais puis 19 h à 24 h appel « Petit Camp » et appel nominatif du transport DORA-ELLRICH. Il faut vraiment vouloir vivre et être dopé par les nouvelles qui circulent, magnifiques ! trop belles hélas.

Au « Petit Camp » à BUCHENWALD, je me suis lié avec Georges Sanchidrian, Inspecteur Général des PTT, ami de Joseph Drapier. Nous couchons ensemble ainsi qu'avec Rouillé, (Raoullier?) bon camarade avec lequel nous mettons nos portions en commun. Un bon camarade à conserver dans le civil. Nous appartenons au même groupe le C6 pour les répartitions dont le chef est René Pottier, ingénieur des C.F. habitant av. Rapp.

L'abbé Hénocque, aumônier de St Cyr, est magnifiquement courageux. Il fait de petits sermons et me donne la confession.

La nuit où la pluie tombe, nous dormons entassés sur les planchers boueux des blocs ou dans les tentes également surpeuplées. J'oubliais les WC, modèle inédit où les innombrables diarrhéiques souffrent, alignés.

L'eau manque. Il n'y en a pas dans le « petit camp ». On doit aller en corvée sur la place d'appel, armés de bâtons pour se protéger des Russes et des **Polonais** dont les mœurs sont brutales.

Dans le « grand camp », il existe un marché noir. Le pain se vend au tarif « cigarettes » : On se fait raser pour un morceau de pain ; on achète couvertures, souliers à de sombres crapules qui les ont sans doute volées.

#### **04/09**

Départ pour **Rebstock**. Tout l'après-midi consacré aux préparatifs de départ. Nous étions habillés depuis l'avant-veille : tenue transport. A 20 h, départ en chemin de fer, 50 par wagon. Voyage acceptable. Ravitaillement suffisant.

#### **07/09**

Accueillis en gare de **Dernau** par Schmidt, de sombre mémoire. Arrivons pieds écorchés à Rebstock. Site magnifique, vignobles à flanc de coteaux couronnés de forêts, résineux et caduques mêlés. Relief très tourmenté mais altitude moyenne.

Baraque en ciment, très bien agencée, un peu exigüe. C'est un nid après les 3 semaines au camp de quarantaine. **Posten** apparemment peu sévères. Discipline et menus satisfaisants : le matin café, le midi 1 l de soupe pommes de terre et légumes, le soir d ? et 300 g de pain, 25 g de margarine ou saucisson, marmelade.

Pour le travail alternativement, une semaine de jour, une semaine de nuit : vacations de 12 h au tunnel. Travail pas trop fastidieux. Travailleurs allemands acceptables, même camarade (Kurt Oppermann, Langenhorn 2, im Hälen 32, Hambourg). Pendant les vacations de nuit, soupe à minuit.

Moral maintenu excellent par activité militaire toute proche, en particulier intense activité aérienne qui nous fera quitter notre cantonnement 15 jours après que nous nous y soyons installés. Dans l'intervalle, l'évasion d'un français (Chester) motive le remplacement de nos gardiens par Jules et ses **Posten**. Nous connaissons dès lors un vrai régime KL, atténué malgré tout, aux dires des anciens. On connaît la trique, les coups, les corvées de punition, les fouilles fréquentes.

Le travail continue sous terre. Nous avons un teint morve et pâle sans être malades alors qu'à l'extérieur la nature connaît l'apothéose des couleurs d'automne. La voie ferrée et la route sont fréquemment attaquées tout près du Kommando (camp).

Le dimanche 25 par exemple où la route est coupée près du pont à la sortie de Marienthal. Je passe l'après-midi avec un groupe de camarades à remblayer la route. C'est ce dimanche-là précisément qu'à la tombée de la nuit, nous quitterons la baraque pour venir nous installer avec tout notre matériel au tunnel N°2. A peine y sommes-nous installés qu'on appelle les *Nacharbeiter* (travailleurs de nuit) de l'équipe Veiler.

Il me faut donc partir au travail. Il s'agit de nettoyer le tunnel-atelier. Travail parfaitement inutile mais qui nous prend cependant toute la nuit.

J'ai déjà les bras fort malmenés d'avoir manié le pic et la pelle le jour précédent. Nous rentrons à notre nouveau cantonnement au petit matin. Nous touchons nos rations et au lieu d'aller dormir, comme c'eût été normal, nous déménageons à dos d'homme tout le matériel de la baraque au tunnel. Cela représente quelques voyages. Il s'agit bien et seulement, de crever les détenus puisque dans l'après-midi un camion qui a été inactif tout le reste de la journée,

transportera en un seul voyage beaucoup plus de matériel que nous. Nous installons les châlits au tunnel. Ici, nous aurons plus d'espace et chacun un lit. Ce soir-là, nous ne nous coucherons pas encore. Après avoir touché la soupe, nous allons prendre notre service normal à l'usine. Le rendement ne sera pas élevé pendant cette vacation.

J'ai les yeux gonflés de fatigue et ma tête tombe sur mon travail.

A 6 h, à la fin du travail, au lieu de rentrer immédiatement nous reposer et toucher notre pain, nous faisons encore une corvée d'une ou deux heures pour déménager les SS. Je n'aurais jamais pensé que la machine humaine soit capable de supporter un aussi long effort : environ 50 h sans pause ni repos.

# **DE MON ARRESTATION**

**19 Juin 1944**

**A BUCHENWALD**  
**(quarantaine) - Août**



Le cellulaire vient de nous déposer sous le porche du Ministère de l'Intérieur, rue des Saussaies, de sinistre réputation, que gardent deux S.S. casqués, la mitraillette sous le bras. Dans la cour intérieure que je traverse sous bonne escorte, de nombreuses voitures, celles que les Parisiens connaissent bien maintenant à leur immatriculation POL, attendent prêtes à conduire les agents de la Gestapo à leur sinistre besogne.

Je n'ignore pas, en traversant la cour, combien cette journée du 19 juillet peut être pour moi lourde de conséquences. Je sais les tortures auxquelles je risque d'être soumis ; je sais aussi la gravité des accusations qui pèsent sur moi ; elles peuvent me coûter la vie ni plus ni moins.

Mais ces sombres vérités ne troublent pas ma quiétude à cette minute. Depuis un mois très exactement, je suis incarcéré à Fresnes, au secret. Cela signifie que depuis lors, je vis reclus dans une cellule de quatre mètres sur quatre sans voir d'autres visages que ceux des gardiens allemands, sans autre horizon que les murs de la deuxième division aperçus par l'emplacement d'un des carreaux de ma fenêtre que j'ai cassé le premier jour dans un accès de colère impuissant.

Un mois déjà dans la cellule 182 de la première division, une de celles où les locataires sont à surveiller sérieusement. Rien à lire, rien à fumer, rien, absolument rien pour occuper ces interminables journées. Les moments de découragement alternent avec ceux d'enthousiasme dus aux bonnes nouvelles. La guerre ne peut plus durer bien longtemps ; elle finira certainement cet été ; les nôtres progressent irrémédiablement sur tous les fronts ; Hitler victime d'un attentat, la révolte gronde en Allemagne, et puis l'entrée en guerre de la Turquie. Autant de nouvelles qui circulent de fenêtre en fenêtre, d'une division à l'autre, enjolivées à mesure de leur propagation. Je connais très bien mes voisins, sans d'ailleurs les avoir jamais vus. Nous nous sommes liés en parlant d'une fenêtre à l'autre bien que cela soit « streng verboten » (formellement interdit). Brave Armand, (Desangin) comme tu es sympathique, comme j'aime à t'entendre ébaucher une foule de projets à réaliser sitôt après notre libération ; j'aime ta gaîté, elle nous est si utile ici. Malheureusement nos conversations seront lourdement sanctionnées. Surpris à communiquer, nous paierons cela de trois jours de diète. C'est très dur lorsque l'ordinaire est aussi maigre. C'est triste aussi, aux heures de distribution, d'entendre le petit chariot brûler la station devant votre porte. J'obtiens finalement l'autorisation de lire. Les quelques ouvrages qu'on me donne, traitent de sujets pieux. C'est l'Evangile de Saint-Jean ou des extraits de Saint Ignace. Ces bouquins me sont d'un grand secours. Ils me rapprochent de mon Dieu et de ma religion et leur lecture m'est un tonique puissant. Ils me sont une source inépuisable de patience, de courage et d'espoir. Je pense à ma mère aussi. Nous nous sommes si mal quittés. Je l'ai à peine embrassée, solidement encadré que j'étais, les poignets prisonniers de leurs mailles d'acier : « Ce n'est rien, lui ai-je dit, quelques jours, le temps de dissiper un malentendu ». Aura-t-elle la force et la confiance nécessaires pour tenir ? Depuis elle ne sait rien de moi, et moi rien d'elle.

Il m'arrive aussi d'arpenter la cellule, comme un fauve, rongé par mon frein, oppressé par mon impuissance. Il m'arrive de pleurer sur ma faiblesse.

Comme les journées sont longues à meubler. Le clair soleil d'un été dont je profiterai pas, projette sur le parquet l'ombre des barreaux qui doublent la fenêtre.

Je suis cette ombre mobile et l'utilise comme cadran solaire. Le dénuement apprend à être ingénieux. Je m'impose une marche au cours de la longue et vide matinée : quatre mille pas ; je les compte, cela m'occupe l'esprit. Ou bien, allongé sur mon « pucier », je me torture l'imagination et la mémoire afin d'arrêter une déposition, la moins compromettante possible pour les camarades et pour moi.

Finalement, je sais par cœur ce que je suis décidé à dire. Je l'ai tant de fois redit et modifié, comme en assistant à une projection vivante de ma vie, au cours des mois qui ont précédé

mon arrestation. Ils n'ont pas manqué d'intérêts ; je suis content de moi en les imaginant avec leur fébrile activité nocturne : sabotage, transports d'armes, etc...

Je l'ai ressassée cette déposition en attendant l'interrogatoire ; et voilà le jour de réciter ma leçon avec le plus de naturel possible. Mes anges gardiens, après que nous avons traversé la cour, me conduisent par les escaliers sombres, les couloirs interminables de l'ancienne P.J.

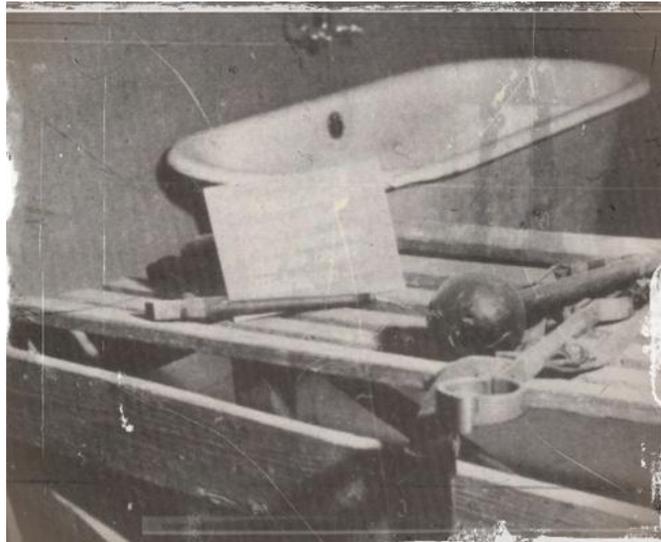
Partout les portes capitonnées portent le nom de quelqu'Officier S.D. Certaines laissent échapper des plaintes étouffées, des gémissements lamentables. On m'introduit finalement dans la chambre 135 où je me trouve en présence d'un officier « SD », dans lequel je reconnais un des reîtres qui ont participé à mon arrestation un mois plus tôt. Quelques mots échangés : Monsieur n'est sans doute pas décidé à me recevoir puisqu'on me conduit dans une petite pièce transformée en cellule. La solide serrure se referme sur moi. Une triste lampe électrique, au ras du plafond, éclaire le mobilier rudimentaire : deux chaises et un seau, quant à l'usage duquel je suis rapidement fixé ; il exhale en effet une odeur d'urine stagnante. Les murs lépreux sont la richesse de l'endroit : ils portent tous un reliquaire d'inscriptions ; elles sont pour la plupart les dernières pensées d'un de ces obscurs martyrs qui sont passés là après avoir entendu prononcer leur sentence de mort. « Jacques, dix-huit ans, condamné à mort le 11 mars 1945. Pauvre maman, comme tu vas en avoir de la peine ».

Un autre jeune résistant a tracé à la suite de son nom les strophes d'un poème « Hymne » : « Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie... » ; et sa main ne tremble pas. Son écriture est élégante, bien assurée. Le terrible verdict n'avait pas émoussé son courage.(1)

J'ai le cœur lourd d'inquiétude, d'incertitude. Je pense comme cet obscur camarade, à ma mère. Elle ignore mon sort ; elle n'a personne pour apaiser son inquiétude. Non, décidément, il faut chasser toutes ces pensées attendrissantes. Je n'aurai pas trop de tout mon sang-froid, de toute ma lucidité d'esprit, tout à l'heure à la 135.

On marche dans le couloir, une clé grince dans la serrure ; on me conduit à l'instruction. Mon interrogatoire commence, enregistré au fur et à mesure par le dactylographe. « Comment êtes-vous entré en contact avec la France Combattante ? A quelle date ? Quelle part avez-vous prise au sabotage du réseau téléphonique ? ». Autant de questions, auxquelles mes réponses sont rarement contestées, enregistrées, sans qu'on en vienne au « passage à tabac » d'usage. Je commence à deviner où nous allons en venir. Je reconnais en effet dans un coin de la pièce, parmi une foule d'autres objets résultant de perquisitions, un des postes émetteurs-récepteurs dont j'avais les responsabilités. « Avez-vous travaillé dans un réseau radio ? » Je décide de faire la part du feu et j'essaie de donner l'impression d'être sincère : « oui, j'ai appartenu à un réseau radio en tant que technicien, j'entretenais, je réparais les postes ... » ; Je n'ignore pas que je risquerais encore plus sûrement ma peau si l'on établissait mon appartenance à un réseau de renseignements. Je sais aussi que le poste qu'ils ont trouvé à mon bureau ne possède aucun quartz, c'est-à-dire n'est pas en état d'être utilisé. Je joue sur cette corde, de toute ma force de persuasion : « Je n'ai jamais disposé d'un poste en état de marche » « Soit, mais à qui donniez-vous les postes après révision, ou réparation ? » Je suis pris au dépourvu, mais je ne dirai rien. Je n'échapperai aucun nom. Je concentre mon énergie, ma volonté ; l'atmosphère devient tendue et sent le supplice. Je pense à la baignoire dont j'ai souvent entendu conter les « délices ».

Devant mon mutisme, on appelle un grand colosse à face de brute. J'ignore encore par quel moyen on veut me faire « accoucher », mais j'en suis vite informé. D'ailleurs je comprends, malgré mon inquiétude, quelques bribes de la conversation échangée en allemand. On m'immobilise les poignets, les mains allongées, et on m'introduit sous l'ongle de l'index droit, une allumette amincie, lentement, progressivement, sadiquement. La douleur m'arrache des gémissements rauques. Je sens la sueur me sourdre sur tout le corps et le sang perle au bout de mon doigt crispé. Trois doigts de la main droite subissent le même traitement. Ce n'est pas tant l'acuité de la douleur qui est intolérable, mais sa durée, sa continuité...



... et je repars en cellulaire vers Fresnes, tout courbaturé comme si j'avais fourni un immense effort physique ; mes doigts sont lourds, congestionnés, extrêmement douloureux. Mais à ce prix, je n'ai pas aggravé mon cas et l'enquête n'est pas plus avancée qu'avant mon interrogatoire. Mon inquiétude n'est pas pour cela dissipée. On m'a menacé de nouvelles tortures, de confrontations ...

Les nouvelles vont leur train. Depuis le début d'août, toutes sont infiniment encourageantes. L'armée alliée progresse à pas de géant sur notre territoire. Après avoir libéré la Bretagne, solidement aidés par nos vaillantes Forces de l'intérieur, les Américains atteignent Le Mans. Chaque jour arrivent à la prison les détenus évacués des geôles de Quimper, Rennes, puis Laval, Evreux. Et chaque soir, les nouveaux arrivants nous relatent, enthousiastes, les progrès alliés, et l'hécatombe de matériel allemand qu'ils ont vue sur les routes de l'ouest. La défaite nazie ? Mais c'est une question de jours, ainsi que notre libération. Les plus raisonneurs, les plus pessimistes n'en doutent pas une seconde. Le 10 août au soir, on assure que les Alliés menacent Paris. Chartres est atteint. On parle même de Rambouillet. Ceux qui reviennent de l'interrogatoire, rue des Saussaies, assurent que la Gestapo évacue. Les alertes aériennes, on ne les compte plus. Les formations de forteresses sillonnent en tous sens le ciel parisien, un ciel radieux vers lequel sont tendus mille regards enthousiastes derrière les barreaux de Fresnes...

A deux heures du matin, dans la nuit du dix au onze, ma cellule s'éclaire. Le Feldwebel Schwatz \*? Chef d'étage, entre en titubant. Il exhale une forte odeur d'alcool. Il me fait comprendre sans brutalité que je dois me préparer rapidement. Devenu très expansif sous l'effet du « calvados » et du découragement, il m'explique, en me prenant amicalement le bras, que l'armée allemande est en déroute. L'armistice ne peut tarder.

Je range en hâte mes quelques provisions, les restes d'un colis Croix Rouge. Toutes les fenêtres de la deuxième division sont éclairées. Cela sent le départ. Et puis, chargé de mon maigre bagage, je rejoins mes camarades alignés devant le bureau du chef de division. Les commentaires sont bien optimistes. Après une longue attente, qui ne nous pèse pas du tout (il y a si longtemps que nous sommes seuls, désespérément seuls), nous passons au greffe où on me rend tabac, pipe et briquet.

Le désordre qui règne dans toute la prison révèle l'inquiétude, la précipitation fébrile de nos gardiens. Puis, au petit matin, on nous reconduit en cellules, classés par lettres alphabétiques, quatre hommes ensemble. Nous faisons rapidement connaissance, mes camarades et moi. Trois d'entre nous viennent de passer plusieurs mois complètement isolés. Aussi trouvons-nous très agréable ces premiers moments de vie en commun. Mes camarades sont plus âgés que moi ; deux d'entre eux ont acquis une solide expérience dans le métier militaire. En nous aidant des nouvelles disparates que nous avons recueillies, nous essayons de nous donner une idée, la plus exacte possible, de la situation.

Nous essayons de trouver une réponse logique à cette angoissante question : « serons-nous évacués ? ». Le Commandant R. est assez réservé, mais le Capitaine de R.\* est d'un optimisme intraitable. Il a la même volonté de fer, la même maîtrise de soi qui lui a permis d'échapper victorieusement à la mort, aux mille dangers qu'il a rencontrés sur sa route de soldat, tout en se couvrant de gloire : autrefois en Syrie, puis au cours de la campagne 1939/1940, et enfin dans les rangs de la vaillante armée clandestine. Il nous conte de nombreux épisodes de sa vie militaire, et de sa vie plus proche de résistant. Avec son dynamisme enjoué, il nous dit les bons tours qu'il a joués aux « boches », et nous rions. Avec le Commandant R., ils constatent de nombreux recoupements de leur carrière, et l'intimité naît dans notre petit groupe. Nous pensons aux nôtres, nous parlons d'eux. Ce n'est pas sans nostalgie que nous évoquons notre ancienne vie de famille, ni sans amertume que nous nous remémorons le jour où, brutalement, la Gestapo brisa le fil de nos jours heureux.

Mais l'espoir renaît à nos cœurs. La puissance allemande s'effrite ; son effondrement ne saurait tarder, et nous retournerons libres dans notre Patrie chérie.

Nous sommes pieds et poings liés, tenus à l'écart de l'immense lutte qui se livre tout près de nous, que nous avons préparée, à laquelle nous nous étions promis de nous donner de tout notre être. Mais nos cœurs battent intensément, nos âmes vivent, fiévreusement, tendues dans une fervente prière pour la libération de notre patrie et du monde vers la liberté.

Nos poitrines sont gonflées d'espoirs ; nous trempions notre confiance à la source divine. Le Capitaine de R. possède 'l'Imitation de Jésus », dernier souvenir de sa femme. Nous en lisons des passages à haute voix.

Quel magnifique exemple !

Quelle irremplaçable source de force, de confiance !

Après plusieurs fausses alertes de départ, après avoir entendu gronder la bataille tout près de nous, nous sommes finalement évacués. Le matin du 15 Août, nous quittons Fresnes en camion, sous escorte S.S., pour traverser Paris et gagner la gare de Pantin.!

La capitale a une physionomie inquiète, aussi calme qu'une ville provinciale. De longues files attendent devant les boutiques



d'alimentation. Peu ou pas de promeneurs. Des camions allemands camouflés de verdure, rangés ça et là sous les arbres des avenues, ainsi que des chars. Une longue rame de wagons à bestiaux est rangée au quai d'embarquement. Les **Schupos** s'affairent. On nous entasse, quatre-vingt hommes par wagon ; nous recevons chacun un colis Croix Rouge et une boule de pain. Nous nous installons tant bien que mal dans les fourgons surchauffés. Nous sommes toujours ensemble, mes camarades de cellule et moi. Le Capitaine de R. s'ingénie à récolter mille indices encourageants. Cependant, le soir à la tombée du jour, notre convoi s'ébranle. Deux mille cœurs français souffrent, mais espèrent.

Le « Chant des Adieux » puis « La Marseillaise », vibrants, couvrent le bruit du train. L'âme de la France tressaille sur nos lèvres.

Les S.D. ne nous avaient-ils pas affirmé, au départ, que nous serions internés en France, près de Nancy, vraisemblablement, avec comme régime, celui appliqué aux prisonniers de guerre. Des pourparlers seraient, paraît-il, engagés avec la Croix-Rouge dans le but d'obtenir en notre faveur une mesure de libération. (Le Consul de Suède à Paris, M. NORDLING\*, se dépensait sans compter pour effectivement obtenir la libération des internés de Paris. Il a obtenu satisfaction pour quelques-uns)

Nous atteignons Nancy, puis Sarrebrück, Mayence, Frankfurt, etc... cinq jours de voyage interminable, accablant.

Recroquevillés sur nous-mêmes, ou couchés les uns sur les autres, brisés par la fatigue et la chaleur, privés d'eau, nous attendons anxieux, les jambes gonflées d'œdème, la fin du voyage.

Les tinettes débordantes nous éclaboussent continuellement. Plusieurs camarades, devenus fous, sont difficiles à maîtriser. Des disputes naissent même entre camarades dès avant la frontière. Les uns tentent de s'évader, d'autres s'opposent à leurs projets. Ne nous a-t-on pas affirmé que nous serions internés en France ?

Et puis les nouvelles fort encourageantes ne nous permettent pas de douter d'un dénouement proche. Alors pourquoi risquer sa « peau » et exposer celle des autres à de sanglantes représailles ?

Cependant, dans certains wagons, les préparatifs d'évasion sont menés activement. Le train a ralenti ; des hommes sautent sur le ballast par le parquet défoncé. Ombres qui s'enfoncent dans la nuit. Le convoi stoppe. Les projecteurs fouillent l'obscurité de leurs zébrures aveuglantes ; les « gueulements » gutturaux des boches se font écho sinistrement dans la nuit. Mitraillettes et fusils-mitrailleurs crépitent. Puis tout s'apaise. Mais en représailles, cinq jeunes gens sont abattus et leurs dépouilles laissées nues sur le talus. Tous les rescapés poursuivent le voyage, entièrement nus.

Beaucoup d'entre nous regretteront amèrement ensuite de n'avoir pas tenté leur chance.

A Nanteuil-Saacy, en particulier, j'avais des chances sérieuses de réussir : notre train stoppe dans un tunnel dont la sortie vient d'être obturée par un bombardement allié. Après de longues heures d'attente et d'angoisse, l'asphyxie commence à faire ses ravages ; les S.D. nous font descendre, nous forment en colonnes, et nous parcourons quelques 4 kilomètres pour atteindre la gare suivante où une rame de wagons nous attend. Pendant ce transbordement où quatre-vingt S.D. seulement escortent 2000 détenus, nous avons traversé des villages français où nous étions assurés de trouver aide ; nous étions en civil, sans aucune marque distinctive. Et aucun d'entre nous n'essaie de s'évader.

Pendant un court instant, j'en avais pourtant la possibilité, avec des chances sérieuses de réussir. Nous avions trop grande confiance dans les promesses qui nous avaient été faites, et dans l'espérance de l'achèvement proche des hostilités.

Pendant la nuit passée en gare de Weimar, on détache, notre convoi, les wagons occupés par les femmes. On manœuvre. Personne ne dort. L'ankylose des membres, la soif, la nervosité sont autant de tortures qui ne nous permettent pas de nous assoupir.

A l'aube, notre convoi s'ébranle, gagne la campagne, puis la forêt. De part et d'autre de la voie, de hautes futaies de pins que nous aurions trouvées magnifiques au temps où nous voyagions confortablement, en hommes libres.

Après cinq jours d'un voyage où les espoirs furent un à un déçus, nous atteignons **BUCHENWALD**.

Nous stoppons enfin. Les portes des wagons s'ouvrent dans un décor que nous ne prévoyions point. Nous sommes dans une sorte de gare de triage. On décharge des wagons de charbon, de bois d'œuvre, etc ... mais les hommes qui s'affairent autour de ceux-ci portent de curieux uniformes rayés de bleu et de blanc. Certains portent de petites calottes en semblable tissu. Tous sont lamentablement chaussés. Et ces tristes défroques maculées, déchirées, rapiécées flottent sur des membres, sur des corps amaigris, voûtés à force d'être penchés sur le dur labeur. Leurs visages sont émaciés, anguleux, leurs regards perdus dans le vide, abrutis, craintifs. Notre arrivée ne provoque, chez la plupart d'entre eux, aucune réaction. Et nous les « bleus » ne réagissons pas davantage, ankylosés, abrutis par le voyage. A gauche de la voie sur laquelle nous sommes arrivés, d'immenses halls d'usine, tous identiques en briques claires, sont entourés d'une double rangée de barbelés. Ceux-ci sont soutenus par de gros isolateurs de porcelaine. Derrière cette clôture, d'autres hommes rayés s'affairent. Certains creusent des fondations pour la construction de nouveaux halls. Mais on en devine de nombreux autres travaillant dans les usines.

Derrière l'inexpugnable enceinte de barbelés, de nombreux visages tendent vers nous leurs regards fixes ; ils sont en général moins maigres et moins apathiques que ceux déchargeant les wagons. Ils manifestent quelque curiosité à notre égard, hasardent quelques questions à notre adresse dans des langues variées.

Les S.D. abrègent ce premier contact ; ils nous forment en colonnes par cinq. Les commandements en allemand se propagent de rang en rang, gutturaux, brutaux, impérieux : eintreten zu fünf, ausrichten (entrez par 5, exécution) étoffés de nombreux jurons à notre adresse, souvent accompagnés de coups de crosse qui sonnent douloureusement sur nos côtes endolories.

Une route s'ouvre à droite. Nous nous y engageons. Deux panonceaux de bois sculpté en ornement symétriquement l'entrée, enluminés de vives couleurs. Cela me rappelle les panneaux indicateurs qu'on rencontre dans les régions pittoresques de la Bavière, de l'Autriche, et même de la Suisse, avec une légende en grosses lettres gothiques ; les reliefs rappellent le style médiéval germanique d'Albrecht Dürer.

Le panneau de gauche représente un prêtre, un évêque gras et de bonne mine et un « Capitaliste » confortablement vêtu, fumant cigare. Chacun arrive avec ses bagages.

Les trois mêmes personnages constituent le groupe symétrique mais tous les trois ont troqué leurs riches vêtements contre la tenue rayée bleue et blanc, et courbent l'échine sous les coups de crosse d'un S.S. casqué.

Tout le programme du camp de concentration nazi est affiché là ; cyniquement, il nous éclabousse de sa vérité glacée. Les peuples d'Europe doivent être décimés et laisser leur « espace vital » à la jouissance du peuple germanique. La religion sera exclue parce qu'elle enseigne une morale incompatible avec l'hitlérisme, une morale qui doit être extirpée méthodiquement des pays appelés à participer à l'« ordre nouveau », avant que les gauleiters allemands viennent reprendre dans ceux-ci la philosophie de Nietzsche et y imposer leur férule. Le capitaliste doit rendre gorge parce que l'État nazi convoite ses biens, tout simplement.

Nous continuons notre chemin. De chaque côté, des baraques vertes s'alignent coquettes, entourées de jardinets soigneusement ordonnés.

Sont-ce là nos nouvelles demeures ? Beaucoup se l'imaginent. Pourtant nous avons vu les hommes rayés peiner sous les coups des S.S.. Nous avons vu la transformation symbolique des trois personnages de bois, mais nous espérons encore être traités en « hommes » ; ne nous l'a-t-on pas affirmé au départ de Paris ? Toutes nos illusions ne sont pas dissipées ; elles sont sympathiques ces petites baraques, mais nous dépassons leur agglomération pour atteindre l'entrée du camp : construction en ciment et en bois sombre, à un étage, lourde porte en fer travaillé. Nous franchissons inexorablement cette porte, méthodiquement comptés et recomptés. On croirait la rentrée d'un troupeau dans un mas de notre chère Provence.

Une immense place ravinée par la pluie, et puis sur la pente qui descend vers une large vallée, des rangs serrés de constructions, les unes en bois, d'autres en ciment à l'arrière plan. Ce village qui semble finir en pointe, est enclavé entre deux sombres forêts.

Des hommes rayés s'affairent, mais je remarque qu'il existe d'autres hommes qui ne sont ni des S.S., ni des hommes rayés, des « hommes » qui paraissent avoir conservé leur dignité ; sans doute sont-ils bien nourris et en parfaite santé ; ils portent de confortables vêtements civils, leur seyant parfaitement, mais ni numéro, ni triangle rouge ne sont cousus sur ceux-ci ; ils portent aussi un brassard.

Nous devons apprendre à nos dépens le rôle redoutable, les conditions de vie exceptionnelles dont jouissent ces détenus particuliers : Kapos-Blockältester (doyen de baraque), Lagerschütz (policier du camp) et même Dolmetscher (interprète) ou Schreiber (secrétaire).

C'est ainsi que m'apparut le camp de concentration de BUCHENWALD.

Après avoir traversé la place d'appel, nous prenons à droite. A gauche, un bâtiment aux formes alourdies : sa cheminée massive vomit de noires volutes de fumée : c'est le crématorium. Nous atteignons enfin le local des douches, construit en ciment, pourvu d'un matériel moderne.

Notre interminable cortège las, amorphe, se disloque sur le terre-plein, devant les douches, pour une interminable attente. Les plus épuisés s'allongent sur le sol jonché d'ordures ; chacun a jeté à terre son maigre bagage, mais chez beaucoup d'entre nous, la curiosité l'emporte sur la fatigue. Curieux aussi sont les hommes rayés qui vivent ici. Malgré les coups de bâton des « Lagerschütz », ils tentent de nous approcher, mendiant quelque nourriture, avides de nouvelles militaires que nous risquons de connaître.

Nous « échangeons » biscuit de soldat et nouvelles militaires contre un peu d'eau et des renseignements sur la vie qui sera dorénavant la nôtre. Des Polonais habiles obtiennent contre un peu d'eau des bijoux magnifiques, briquets ou objets personnels. Nous ne pourrons conserver aucun de ceux-ci, nous dit-on.

Peu à peu notre foule se résorbe, absorbée par la porte basse. Les hommes entrent, par petits groupes, après s'être complètement déshabillés. Des fonctionnaires, détenus apathiques, indifférents, quelquefois brutaux, prennent notre maigre bagage, nos vêtements, tout, absolument tout. Nous demeurons nus comme des vers. Pour donner à cette opération un semblant de légalité, on dresse un inventaire pour chacun, hélas combien inutile. Nos vêtements confortables sont maintenant la possession de l' « aristocratie du camp ». Ces messieurs se constituent une riche garde-robe au détriment des nouveaux arrivés. Nous continuons la filière avec, comme seule marque distinctive, une petite plaque de zinc attachée au poignet par une ficelle et portant un numéro.

L'état « national-socialiste » vient de nous retirer le titre d' « hommes » ; celui-ci nous sera refusé jusqu'à ce que nous « crevions à la tâche » ; tel est le sombre programme dont le cynisme nous accable brutalement. Et si nous sommes profondément attachés à notre Patrie, à toutes les traditions d'hommes civilisés, si nous espérons avec ferveur l'écrasement de l'Allemagne, , et le « retour à la vie », il nous faut cependant laisser là notre dignité, notre personnalité, notre fierté, hypothéquer notre vie. C'est comme un grand déchirement dans nos cœurs, hommes nus, triste troupeau, bouches amères, regards sombres. Nous subissons les coiffeurs, des mains desquels nous sortons plus diminués encore, sans un poil sur la peau. Différences, infirmités, stigmates de l'âge, autant de tares que l'homme civilisé s'applique à atténuer, à dissimuler, apparaissent là en pleine lumière, accrus par l'amaigrissement dû à l'emprisonnement ainsi que par le voyage exténuant.

Oh ! troupeau morne, hommes silencieux, blessés dans leur amour-propre, dans leur dignité. Blessés, mais pas abattus, fiers au fond d'eux-mêmes de s'être dressés contre le nazisme, forts de leur espérance.

Après douche et désinfection, la théorie douloureuse des nouveaux häflung (Häftling=détenus), minutieusement numérotés, est canalisée vers le camp de quarantaine. Je retrouve mes compagnons de voyage. Le Commandant R. qui, il y a encore quelques heures, portait l'uniforme d'Officier de Chasseurs de l'Armée Française, le crâne glabre, maintenant misérablement vêtu de hardes que portaient, paraît-il, des juifs balkaniques lors d'exécutions massives (vieux complets de toile rapiécés, décolorés, criblés de petits trous par où la mort est passée), hésitant de ses pieds nus sur les chemins raboteux, il a comme subitement vieilli ; sa taille paraît cassée, et sa belle autorité vaincue. Je sens une grande amertume dans son cœur ; nous marchons silencieux, rongé par notre intolérable vexation. Et l'abbé H.(Hénoque) qui portait fièrement ses cheveux de neige auréolant un masque buriné, volontaire, un masque de soldat, lui qui, malgré ses soixante-quinze ans, osait contredire le boche et prodiguait infatigable ses encouragements à ses compagnons de misère, lui dont la soutane s'éclairait des trois plus valeureuses distinctions françaises : Légion d'Honneur, Médaille militaire, Croix de guerre aux nombreuses palmes, il semble avoir vieilli considérablement ; son corps maintenant paraît menu, tassé dans ses misérables vêtements ; ses traits volontaires qui faisaient passer ses rides inaperçues, semblent s'être affaissés. Le coup est rude plus que pour tout autre, lui qui s'est toujours conduit en soldat face à l'ennemi, lui qui a appris l'héroïsme aux St-Cyriens en leur prêchant l'exemple de leurs aînés. Mais ce cœur de vieillard dispose encore d'une immense énergie. Et, malgré l'interdiction des cultes et de toute réunion, l'abbé H. parlera souvent en petit comité, et tous sans distinction de confessions ou d'opinions réprimeront une larme mais goûteront un immense espoir lorsqu'il les entretiendra de la France et de Dieu.

A Buchenwald, un certain nombre de longues baraques grises et sales, emplies de vermine, à peine aérées par les petits vasistas de la toiture, avec quatre planchers superposés comme couchettes (ceux-ci à peine espacés pour qu'on puisse s'y glisser en rampant) constituent le camp de quarantaine, enclos d'une enceinte spéciale sur la face nord du grand camp. C'est là qu'il était d'usage de cantonner les nouveaux arrivants, avant leur affectation dans le camp principal, ou leur départ en Kommando.

Mais à l'époque où nous fûmes évacués de Fresnes vers Buchenwald, les armées s'étaient repliées méthodiquement de tout le pourtour de leur système de défense. Et un grand nombre de détenus de toutes nationalités, patriotes, partisans, raciaux, mais aussi de droit commun avaient été entraînés dans ce repli. Aussi les baraques de quarantaine étaient-elles pleines à craquer, insuffisantes.

On avait donc élevé en contre-bas de celles-ci, dans une enceinte spéciale, sur un terrain d'apport constitué par les immondices du camp, cinq immenses marabouts. Le jour de notre arrivée, l'une des tentes nous est affectée. La capacité maximum est de cinq à six cents. Nous devons y vivre seize cents. Les autres marabouts sont pleins à craquer de Russes, de Baltes, de Polonais récemment arrivés.

Nous décidons que les malades, les plus âgés coucheront sous la tente, et les autres dehors. J'ai heureusement, en collaboration avec un camarade, pu me procurer une couverture, celle qui enveloppait quelque cadavre sans doute. Aussi, les premières nuits sont-elles supportables. Nous sommes au mois d'août ; les journées sont chaudes, magnifiquement ensoleillées, mais les matins sont très frais et, dès trois heures, il est impossible de demeurer sur le sol. La forêt, les miradors se détachent en noir sur l'imperceptible pâleur ombrée de l'aube. Peu à peu les corps enchevêtrés sur le sol se détendent, frissonnant dans leurs légers vêtements. Il en est qui sont déjà debout, trébuchant contre ceux qui dorment encore ; ils hésitent de leurs pieds nus sur les pavés mal joints et glacés. Peu à peu l'horizon se moire d'or, de pourpre. Les coups de sifflet des Lagerschutz (policiers du camp) provoquent une grande animation.

Eintreten zum Appel (Rassemblement). Les ombres voûtées, hésitantes, oublient la douleur de leurs pieds blessés, se groupent en colonnes par dix, sans hâte. Les fonctionnaires-détenus s'affairent, ordonnent, frappent, jurent.

Aussi deux ou trois fois chaque jour, même rassemblement de plusieurs heures chaque fois ; toujours le même cérémonial à l'arrivée des S.S. qui vont contrôler l'exactitude de l'effectif. Souvent on nous rassemble cinq ou six mille, plusieurs heures durant, simplement pour appeler quelques numéros. Toujours, le but poursuivi est de nous contraindre à de longues stations immobiles, fastidieuses qu'il pleuve ou qu'il fasse un soleil de plomb.

Nous n'avons pas trop du peu de temps qui nous reste entre les rassemblements, pour aller aux latrines où de longues attentes sont nécessaires. Il n'y a pas d'eau dans le camp. Il est impossible de se laver. Nous buvons avidement le peu que nous pouvons nous procurer. Il faut aller chercher celle-ci sur la place d'appel du grand camp, et pour ce faire, trouver un récipient, organiser une corvée, subir une longue attente avant que le Lagerschutz nous laisse accéder au grand camp, attendre encore au distributeur où il y a continuellement une longue file, et en revenant repousser les agressions fréquentes, brutales, souvent menées pour la possession du précieux liquide par Tziganes ou Polonais.. Nous résistons tant bien que mal ; évidemment ces hommes-là sont aussi assoiffés que nous, certains implorant, mais plusieurs centaines de nos camarades attendent anxieusement le retour de la corvée et de ses quelques cinquante litres d'eau. Chacun n'en aura pas même un quart. On a plus soif après avoir bu qu'avant. L'eau est séléniteuse, les cas de dysenterie nombreux. J'ai rarement vu spectacle

plus lamentable que ces deux longues rangées de dysentériques, grimaçants de douleur, s'éclaboussant mutuellement de leurs excréments, rangs serrés de fesses amaigries, maculées de sang et de fiente, tuméfiées. Il y a aussi ceux qui attendent qu'une place soit libre, tordus par leurs coliques, menaçant ceux qui monopolisent la place. J'ai vu certains de ceux-ci basculés dans la profonde fosse par quelque impatient. Il a ceux pour qui l'attente est trop longue, blêmes de douleur, leurs excréments leur dégoulinant jusque sur les pieds par les jambières du pantalon. Et pas d'eau pour se laver, et pas d'autres hardes pour se changer. Il leur faudra continuer ainsi leur calvaire : dormir, manger ainsi, et puis mourir.

Le 24 Août, l'emploi du temps avait été le même qu'à l'habitude, l'appel ni plus long, ni plus court. Le ciel était d'une merveilleuse clarté. Du flanc de notre colline, nous découvriions très loin, là-bas dans la plaine, jusqu'au delà du monument commémorant la bataille de Iéna.

Tôt dans la matinée, commencent d'importants passages d'avions. En formations impeccables, les forteresses américaines passent, passent suivant imperturbablement leur route, dans toute l'immense étendue du ciel, par centaines. Des coins du ciel, au-dessus d'agglomérations sans doute, sont truffés d'éclats de flash. Et puis de ci delà, sous une formation, une petite fumée blanche zigzagant en tombant : c'est le signal d'un bombardement, suivi de l'éclosion silencieuse de multiples champignons de fumée noire. Ils s'élèvent en rangs serrés, puis se dissolvent lentement dans l'azur ; il n'en subsiste qu'un léger rideau de brume. Nos Alliés sèment la destruction en tous les points de l'horizon.

Tous les regards brillent imperceptiblement d'un grand espoir contenu ; nos Alliés, systématiquement, portent de rudes coups à la puissance allemande.

Les heures passent. Les escadrilles de bombardement se succèdent. Le soleil est presque au zénith lorsque deux formations apparaissent, venant droit sur nous à haute altitude.

Des milliers d'yeux les suivent, anxieux.

Les quadrimoteurs grossissent rapidement. Leur ronronnement régulier emplît l'air. Ils sont sensiblement au-dessus de nous lorsque la fatidique petite fumée blanche se détache de l'appareil de tête. Je me plaque au sol, suivant des yeux le méandre de fumée qui fond vers nous. Je me demande inquiet, révolté : « est-il possible que nos Alliés bombardent sciemment le camp ? ». Nos camarades anglais attendent flegmatiques. Les français, non plus, ne manquent pas de sang-froid. Tandis qu'il est des Baltes, des Polonais qui fuient affolés vers le jardin. Dans les miradors, les mitrailleuses crépitent. Ceux qui, ayant perdu leur sang-froid couraient vers l'enceinte nord, tombent sous les balles S.S. Et là-bas, les bombes explosent dans un fracas étourdissant. J'ai l'impression que les points de chute se situent dans le grand camp du côté de l'est. Le ciel s'obscurcit, un lourd rideau de fumée noire couvre le camp. De longues flammes lèchent les toitures en papier goudronné, se tordent parmi des volutes de suie ; des projections de pierres, de débris de toutes sortes, des éclats de bombes retombent sur nous. Un énorme éclat tombe en sifflant, et s'enfonce de plus d'un mètre dans le sol à quelques dizaines de centimètres de moi.

Les avions sont à peine disparus à l'ouest, que d'autres apparaissent à l'horizon opposé, grossissent rapidement.

A peine sortis de la stupeur due à la première vague, nous sommes violemment secoués par un second chapelet de bombes. Puis une troisième escadrille déverse de nombreuses bombes incendiaires qui tombent dans un halo aveuglant.

Puis le calme revient. Le vent d'est roule sur le camp de lourdes volutes de fumée noire. L'incendie dévore une partie du camp.

Des corvées s'organisent ; le désordre est complet à l'intérieur du camp. Les détenus y circulent tout à leur aise. Rien n'est plus facile, même, que d'en sortir. Des corvées rentrent, d'autres les relèvent. Nous connaissons peu à peu l'étendue des dégâts. Aucune bombe n'est tombée sur le camp. Par contre, l'usine, la gare, les garages S.S. et le quartier des S.S. ne sont plus que ruines fumantes. Plusieurs centaines de S.S. y ont laissé leur peau. Malheureusement, plus de deux cents des nôtres ne rentreront pas à leur block. Un chapelet de bombes est tombé dans la carrière. C'est une pluie de moellons projetés par l'explosion qui a enseveli nos malheureux camarades.

A l'intérieur du camp, seuls ont souffert de l'incendie, quelques blocks de l'est, le crématorium près duquel s'amoncellent d'affreux débris humains, les douches, les cuisines : toitures éventrées, murs noircis...

Les beaux jours ont passé. Il pleut. Lourdes ondées, ciel gris et triste. Il faut malgré tout coucher dehors lorsqu'on ne nous permet pas d'aller nous étendre sur le sol boueux des blocks du petit camp ou dans les latrines. Nous nous tenons, après l'appel du soir, vers les longues baraques du petit camp, refoulés souvent à coups de cravache par les Lagerschutz (policiers du camp) ou les Stubendienst.

Dès lors, de petits groupes s'organisent. On se rassemble, trois ou quatre, mouillés, transis, amorphes, à un endroit où le sol est moins boueux. C'est accroupis, serrés les uns contre les autres, que nous passerons une interminable nuit d'insomnie, les membres ankylosés, brisés par les crampes. Si, chance inespérée, l'un de nous possède une couverture, nous l'étendrons, fragile toiture, sur notre petit groupe tapi.

Pitoyable bétail humain qu'on n'a pas daigné rentrer à l'étable, moutons grelottant de froid et d'inquiétude, toujours courbant l'échine, prêts à encaisser les coups impitoyables de leurs sauvages bergers. Triste troupeau sur lequel les grands hêtres, riches encore de feuilles, égouttent l'eau qu'ils ont accumulée à la dernière averse.

A quatre heures, alors que le jour est très loin encore, il nous faut secouer notre engourdissement, détendre nos membres ankylosés. Un peu partout les projecteurs s'allument. Les coups de sifflet impérieux des Aagerschutz dispersent notre triste bivouac. Ombres voûtées, nous nous rendons à l'appel, silencieux, hésitant de nos pieds nus sur le sol boueux ou les pavés anguleux...



*Fresque peinte par Sanchidrian*

Un matin après l'appel, on nous conduit en colonnes à l' Arbeitstatistik où nous sommes classés par professions. Nous pressentons notre départ en kommando)s. Georges ( Sanchidrian) et moi, nous souhaitons appartenir au même transport. Par malheur, il donne « directeur des P.T.T. » au lieu d'annoncer « ingénieur ». Il n'est pas, de ce fait, classé comme spécialiste, et désigné pour le camp d'Ellrich d'où on ne revient pas. J'ai eu la chance insigne d'échapper au même sort, conservant une chance inespérée de survivre.

Le lendemain, nous touchons nos vêtements de transport. Il s'agit tout simplement de l'uniforme rayé. C'est un jour froid, un vendredi qui a un avant-goût d'automne. Les locaux des douches sont inutilisables depuis le bombardement. Nous attendons complètement nus sous une pluie fine. Les vieux, les impotents offrent un spectacle lamentable. La mort habite déjà en eux. Après un long moment de cette immobilité mortelle, on pulvérise notre chemise de désinfectant. Nous recevons ensuite un pantalon, une veste et un calot, sans qu'il soit tenu compte de notre taille bien entendu. Il n'est pas prévu, non plus, de chaussures mais rien ne nous surprend plus, désormais.

A l'appel du lendemain matin, on nous signifie qu'avant midi nous devons coudre , sur notre nouvel uniforme, notre numéro matricule. Quelques aiguilles, six si mes souvenirs sont exacts, nous sont distribuées dans ce but ainsi qu'une quantité dérisoire de fil.

A la fin de la matinée, la plupart des aiguilles sont perdues, le fil utilisé depuis longtemps, et notre peu d'empressement aidant, un quart à peine des deux mille que nous sommes, ont cousu leur numéro. Et lorsqu'on nous rassemble peu après midi, afin de contrôler où en est l'immatriculation ordonnée le matin, la négligence des « cochons de français » déchaîne la colère du Lagerältester . Il fait un ciel gris, très bas qui s'effiloche aux toits des baraques, grises et sales comme lui. Nous sommes en Europe Centrale où les inter-saisons sont brèves. Huit jours plus tôt, il faisait un soleil de canicule qui mettait des paillettes d'or et de vert tendre dans les grands sapins. Et maintenant , ceux-ci sont noirs et tristes, ruisselants de la dernière averse. Ils semblent drapés dans leur imperméable. Et les nuages se déchirent en une pluie fine et serrée, et nous sommes toujours rassemblés « colonnes par 10 ». Le Lagerältester , celui que nous nommons le « V.I. », vitupère, hurle, gesticule, menace... Sans doute est-il responsable vis-à-vis des S.A., mais il trouve aussi un aliment à son sadisme naturel.

Il décide finalement, et les interprètes le traduisent, que nous demeurerons rassemblés « colonnes par 10 » jusqu'à ce que tous aient cousu leur matricule.

Et, avec un rire cynique, un glapissement de sadique, d'ajouter « la pluie, je m'en fiche, je possède une importante garde-robe, des bottes solides, je ne suis pas pressé. Nous demeurerons ainsi vingt-quatre heures ou plus s'il le faut.... »

Et pour être certain que nous ne quittons pas subrepticement les rangs pour nous réfugier sous les tentes ou ailleurs, on nous conduit, solidement escortés de Lagerschutz , sur la place d'appel du grand camp, immense terre-plein, sans aucun abri où se rassemblent d'ordinaire plusieurs dizaines de milliers d'hommes. Nous voilà deux mille, bien alignés sur l'immense place où nous donnons l'impression d'un groupe insignifiant. La pluie cingle nos visages, pénètre sans difficulté nos minces vêtements synthétiques. Nos pieds, nus et rougis, pataugent dans les ruisseaux qui dévalent la pente. L'heure tourne, la pluie ne s'interrompt pas un instant. Les longues baraques, grises et tristes, fondues, estompées par les hachures de l'averse, rappellent les villes hâtivement construites dans une trouée de forêt par les prospecteurs des pays neufs. Mais l'illusion n'est pas possible : les miradors et leurs nids de

mitrailleuses, à la lisière de la forêt, imposent leur terrible réalité, limitent impérieusement notre horizon d'où la fantaisie est exclue.

Les minutes sont interminables. Les mains engourdies et mouillées s'emploient maladroitement à tenir l'aiguille. Et la pluie cingle inlassablement. Et ceux de nos camarades qui n'ont pas encore obtenu fil et aiguille, s'impatientent. Le jour diminue et c'est l'heure de l'appel du soir. Nous devons donc demeurer rassemblés afin que nos maîtres comptent leur « troupeau ». L'appel sera sans doute bref, du moins nous l'espérons. Les S.S. n'aiment pas exposer leur précieuse personne aux rigueurs du temps.

Ils ordonnent bientôt la dislocation du rassemblement sur la grand'place. Mais le mauvais sort semble s'acharner sur notre groupe. On ne nous permet pas de quitter les rangs. Avec la nuit hâtivement venue, commence un appel par numéros destiné à nous classer par kommandos. Nous sommes blottis les uns contre les autres, nos vêtements collés au corps, tremblants de froid. Il pleut inlassablement. Nous avons les pieds englués dans une boue compacte. Nous sommes rangés sous la voûte sombre et ruisselante des grands hêtres qui bordent le petit camp à l'ouest. Les phares, placés sur le block du Lagerältester, fouillent la pénombre et révèlent, dans leurs faisceaux de lumière crue, une théorie de silhouettes torturées par la fatigue, l'immobilité, la pluie.

Abrutis peu à peu par cette longue, cette douloureuse attente, on en arrive à ne plus entendre intelligiblement les numéros que l'interprète énumère inlassablement, répétant ceux auxquels il n'est pas répondu immédiatement. Quinze d'entre nous seront ainsi appelés, un par un, et parmi eux mes meilleurs camarades. Ils partiront le lendemain matin sans que nous ayons pu nous revoir.

Et l'appel s'achève à deux heures. Nous allons nous réfugier dans les latrines en attendant le réveil. Mais il en est que ne verront pas l'aube. Au cours de cette nuit infernale, la mort a frappé les plus épuisés, tel le Général Keller\*, mort debout, sans une plainte....

(1) Aujourd'hui encore on peut voir les graffitis des incarcérés.  
<http://museedelaresistanceenligne.org/media9011-Les-graffiti-une-A>

# **Départ du Kommando**

**pour DERNAU**

**04 septembre 1944**

**Jusqu'au déménagement au Tunnel 2**

## 4 Septembre 1944

La place d'appel, la gare, le train qui démarr . **Weimar, Gotha, Frankfurt...** Le camp de Buchenwald s'estompe dans notre mémoire, dans la mémoire de deux cents Häftlung (détenus) qu'on emmène vers un nouvel horizon.

Nous sommes cinquante par wagon, ce qui suppose un confort relatif. Les S.S. de service sont point trop brutaux et l'ordinaire est acceptable. Chaque jour, celui-ci est agrémenté d'un peu de margarine, de fromage.

Evidemment nous sommes ignorants de notre destination, aussi bien que de notre destin. On a pour nous les mêmes égards que pour les bêtes d'un troupeau. Peut-être, comme elles, allons-nous inconsciemment à l'abattoir. C'est peu probable pourtant ; on nous considère comme des bêtes, certes ; on nous traite comme tel, mais comme des bêtes utiles, des bêtes de sommes dont on peut, dont on doit exploiter les possibilités, les ressources au profit de l'économie nazie. Lorsque quelque temps auparavant par l'itinéraire inverse, nous roulions vers le camp de concentration, nous étions encore des hommes, bafoués certes. Les S.S. nous infligeaient alors des sévices infiniment plus sévères, mais ils s'adressaient à des criminels. Ils nous considéraient comme tels : nous avions enfreint leur loi, leurs règles d'occupation. Ils nous craignaient peut-être. Maintenant qu'on nous a arraché notre personnalité, qu'au lieu de nos vêtements civils, personnels, ceux que nous avons choisis alors que nous étions des hommes libres, que nous portons l'uniforme d'infamie : tête rasée, costume rayé, nous sommes devenus pour le S.S. des esclaves, ses esclaves.

La S.S., cette immense féodalité militaire, possède, pour les avoir volées aux ennemis du régime, des usines, des terres, des propriétés de toutes sortes. Comment les ferait-elle prospérer à meilleur compte qu'en utilisant la main-d'œuvre gratuite de toute une Europe asservie. Et, quoi qu'en ait dit un quelconque chroniqueur de Radio-Paris, l'Allemagne nazie, beaucoup plus que l'Angleterre, peut être comparée à l'antique Carthage dont la prospérité était assurée par le travail de peuples vaincus devenus esclaves – travail à mort, accompagné de tortures, de sévices affreux.

Nous ne sommes pas châtiés à la mesure de ce que l'allemand appelle « nos crimes ». On ignore d'ailleurs si tel ou tel fut plus compromis que tel ou tel autre. Nous ne sommes plus que des détenus, sans distinction, susceptibles de fournir un travail.

La température, particulièrement clémente en ce début de septembre, rend notre transport, je n'oserai pas dire agréable, du moins très acceptable. La porte de notre wagon est ouverte ; évidemment la silhouette de deux S.S. s'y profilent, mais on est maintenant habitué à cette promiscuité.

Les clairs villages défilent, succédant aux profondes forêts de sapins. Les prairies et les arbres commencent à se parer de fauve et d'or. Nous atteignons finalement **Koblentz**. Nous traversons le Rhin. Il y a des sourires discrets sur tous les visages : nous nous rapprochons des alliés qui luttent en Belgique. Si notre Kommando se fixe dans cette région, peut-être aurons – nous l'immense privilège d'être promptement libérés. Nos imaginations sont fertiles et puis les raisons d'espérer ne sont-elles pas nombreuses ?

Chaque jour le Grand Reich s'amenuise. Les troupes nazies ne livrent plus que des batailles défensives qui se soldent quotidiennement par un décrochage stratégique. Nous ne sommes pas un à douter que nous serons de retour parmi les nôtres avant l'hiver. Jean\*, Albert\*, vous souvient-il de nos projets de Noël ? ... et puis, jusqu'alors, nous avons souffert évidemment, mais nous avons toujours dominé nos épreuves, forts de notre volonté d'espérer. A aucun moment, la douleur due à la contrainte, aux privations, aux brutalités, ne nous avait submergés, éteignant la flamme claire qui entretenait la chaleur de nos cœurs. Nous n'avions

pas encore connu l'abrutissement dû à l'excès de travail où les facultés de l'esprit et du cœur s'évanouissent.

La locomotive halète et crache un torrent de fumée. Notre train monte lentement les pentes qui nous conduisent au cœur du Moselland, pointe septentrionale des Vosges, enclavée entre le Rhin et la Moselle. Le relief est semblable à celui de nos Vosges françaises. L'érosion a patiemment abattu les angles. Les sommets sont arrondis, mais les pentes sont raides ; la forêt et la vigne se partagent le paysage : la forêt où se mêlent tous les tons de fauve et d'or ; la vigne, celle qui produit les célèbres vins de Moselle, est plantée en petits terre-pleins superposés, sortes d'escaliers taillés au flanc des collines ; celles-ci rappellent à une échelle considérablement agrandie, le relief du sable que découvre la mer en se retirant. Le soleil déclinant augmente encore l'impression de relief. Alors que certaines pentes sont déjà dans la nuit, ainsi que le creux de la vallée, d'autres sont encore en pleine lumière.

Au creux de la vallée, la voie ferrée et la route suivent le cours de la rivière, torrent tumultueux aux eaux bizarrement colorées de rouille à cause sans doute de la teinte de son lit. Les bourgs sont très rapprochés, coquettes maisons blanches, volets peints en couleurs vives et gaies, pignons en escaliers débordant des toitures. Les villages clairs et propres reflètent la prospérité du pays. Nous traversons, à n'en pas douter, une des plus riches régions de l'Allemagne. Des ruines féodales couronnent les sommets que fréquentent les cygnes....

C'est le **7 septembre** à la fin de l'après-midi que nous atteignons **DERNAU**, destination de notre voyage, ce que nous ignorions jusqu'au moment où on nous fait descendre des wagons. Nos conjectures semblent se confirmer. Depuis la traversée du Rhin, depuis que nous sommes engagés dans ce pays très accidenté nous rapprochant insensiblement de la ligne de front que nous supposons être approximativement à la frontière belge, nous craignons de plus en plus d'être destinés à quelqu'usine souterraine. Cette région est peu industrielle et les usines de surface, vu le peu de distance qui les sépare du front, sont inévitablement repérées et donc inutilisables.

En arrivant à **Dernau**, nos craintes semblent se confirmer. Surplombant le bourg accroché au flanc du coteau, un camp : longues baraques vertes, miradors, barbelés.

Et près de ce Kommando, des entrées de tunnels pénétrant sous les vignes. Les fronts les plus optimistes se rembrunissent. Quelques légendes courent de bouche à oreille sur les usines souterraines, les mines de sel où l'on meurt irrémédiablement.

Nous descendons des wagons, les S.S. nous forment en colonnes par cinq, devenant subitement brutaux après avoir été presque corrects pendant le parcours. C'est que le maître est là, leur chef, l'Oberscharführer « Schmidt »\* (sous-officier). Il est parmi nous quelques anciens qui ont appartenu à d'autres Kommandos et travaillaient jusqu'au bombardement de Buchenwald dans les ateliers du camp. Ils l'ont déjà subi ou connaissent seulement sa réputation. La biographie de notre nouveau maître se répète, se propage, quêtée par des oreilles anxieuses.

Notre colonne s'ébranle, un peu en désordre Nous passons devant le maître S.S. Certains omettent de saluer ou ne marchent pas correctement au pas. Leur oubli est sanctionné par quelque brutalité. Et « Jules »\*, c'est le surnom qui lui échoit dès les premiers instants, compte ses nouveaux esclaves.

Ayant à peine dépassé la cinquantaine dans la force de l'âge, il est solidement campé sur ses lourdes bottes, en partie cachées par ses culottes blousantes, les poings sur les hanches, suffisant, il nous compte pareil à un maquignon qui réceptionne un troupeau. Il a à la fois le masque du germain classique et celui de la brute, une belle tête au demeurant, rasée de très près. Les yeux qui composent l'essentiel de la physionomie, sont gris, avec un regard glacé,

un regard d'acier qui se veut inquisiteur et ironique. Le nez étroit et les lèvres minces légèrement relevées aux coins complètent ce masque brutal, cynique, jouisseur : la hantise des baraques vertes, des miradors, des sombres entrées de tunnels, de notre terrible geôlier, ont subitement assombri notre horizon, clair encore avant notre arrivée.

Nous sommes maintenant complètement indifférents au pittoresque des coteaux de Moselle. Nous traversons **Dernau** sous le regard curieux mais non hostile des indigènes qui furent toujours corrects avec ceux d'entre nous qui les contactèrent par la suite. Nous gagnons la campagne. La route suit la vallée et ne semble pas devoir nous conduire au camp aperçu de la gare. Un poteau indicateur ... **Marienthal**... Pittoresque petit bourg où nous quittons la route pour gagner, par un chemin abrupt, les vignes puis la forêt. Une barrière qui se lève et notre interminable colonne franchit un poste de garde S.S. à la hauteur d'une magnifique propriété tout couverte de lierre : c'est un fief S.S., un des nombreux et riches domaines de la moderne féodalité nazie. C'est là le centre des magnifiques vignobles qui couvrent les collines voisines. Puis en continuant, une cheminée émerge de la forêt, celle d'une usine peut-être, puis des baraques, une longue agglomération de baraques étirée sur la côte, entre les vignes à gauche, la forêt à droite. Ce ne sont pas des baraques en bois comme celles que nous avons l'habitude de voir, mais de solides constructions faites de plaques de ciment assemblées. Nous dépassons les premières en gravissant la côte et atteignons les deux dernières constructions ceintes de barbelés.

Nous organisons notre nouvelle vie. Les baraques sont exiguës mais point trop inconfortables. Les sentinelles S.S. n'abusent pas de leur autorité. Douze heures sur vingt-quatre, nous travaillons au tunnel. Comme les appels sont brefs, la nourriture suffisante, d'aucuns n'osent se plaindre. « C'est un bon Kommando » disent les anciens qui connaissent bien la société concentrationnaire. Le seul risque réel est celui de bombardements aériens. L'état d'alerte est quasi permanent. D'imposantes formations de chasseurs-bombardiers alliés patrouillent continuellement. Journallement nous assistons à des bombardements de harcèlement, les bi-fuselages se succédant en orbes gracieuses, réduisant progressivement le périmètre de leur ronde. L'objectif ? un nœud de routes, une gare peut-être. Le relief tourmenté limite considérablement notre horizon et le bruit des explosions ne nous parvient qu'assourdi comme un lointain écho que les vignes et les forêts des pentes absorbent.

Notre quiétude n'en est pas troublée. Ces avions ne nous donnent-ils pas la certitude que les alliés sont tout proches. Si nous combattons dans leurs rangs, comme nous nous le promettons au temps où nous étions libres, ne serions-nous pas au moins aussi exposés. Nous pressentons une imminente offensive, et notre impatience d'être libérés aidant, nous ne doutons pas qu'elle doive porter le coup de grâce à l'Allemagne hitlérienne. Dans nos conjectures optimistes, nous finissons par nous persuader de ce que le comportement des S.S. est le fait de leur peur du châtimeur.

Oui, nous étions candides à ce point. Mais combien notre espoir, même immodéré, nous soutient. Grâce à lui, nous sommes encore des hommes point trop avilis. Pendant nos heures de travail, nous chantons, nous parlons littérature ou musique, et même philosophie ou sciences exactes. Nous nous employons à maintenir notre niveau intellectuel, voire à l'accroître au contact les uns des autres. Nous échangeons nos souvenirs, nos projets, nos espoirs, ceux que nous formulions dans la Résistance, la France résistante. Nos opinions ne nous divisent pas. La politique n'a aucune place dans nos conversations. Nous nous intéressons bien davantage aux informations militaires que nous lisons à la dérobée sur des lambeaux de journaux dérobés aux S.S.

Depuis le jour de notre arrivée, nous n'avons pas revu Schmidt. Nous apprenons qu'il supervise plusieurs Kommandos et s'occupe, avec une attention particulièrement sadique, des juifs occupant les baraques entrevues de **Dernau** lors de notre arrivée.

Un vieux sous-officier a la responsabilité de notre Kommando. Sans doute est-il S.S. bien malgré lui parce que, durant toute notre vie d'esclave, je n'ai jamais connu homme plus compréhensif, plus conciliant, trop conciliant même pour avoir la confiance de Schmidt.

Nous avons parmi nous quelques tristes fripouilles, escrocs internationaux. Nous les soupçonnons même d'avoir appartenu de près ou de loin à la gestapo. Pour l'un d'eux, d'origine américaine, son appartenance à la terrible police ne fait aucun doute. Il a servi dans ses rangs jusqu'au moment où il fut arrêté pour quelque affaire de faux-policier. Deux Français du Kommando avaient été arrêtés par lui. Inutile de préciser que Chepter est au ban de notre petite société. Comme par hasard, son écuelle de soupe est fréquemment renversée. Il couche à même le sol cimenté. Encore doit-il s'estimer heureux car dans un camp important où la vie intérieure ne tombe pas sous le contrôle permanent des S.S., il eût certainement été exécuté. Toujours est-il que les mille vexations et sévices que nous lui infligeons, lui rendent vite la vie insupportable. Et un matin, alors que nous revenions de l'usine, après la vacation de nuit, il réussit à s'échapper de la colonne, profitant sans doute de la somnolence des « Posten » qui étaient pourtant nombreux et rapprochés. Il sera d'ailleurs repris le jour même et paraît-il pendu. Mais je n'ai pas rapporté cet épisode pour l'intérêt de l'évasion. Il avait en effet fallu que Chepter fut poussé à bout pour la tenter ? N'étions-nous pas en plein réseau de défenses allemandes ?

Mais le jour même « Jules » vient enquêter sur place . Et nous retrouvons ce jour-là les longs appels, oubliés depuis notre départ de Buchenwald. Tous nos « Posten », jugés insuffisamment vigilants et leur vieil « Oberscharführer (sous-officier) sont renvoyés dans quelque formation disciplinaire et remplacés par de jeunes S.S., infiniment plus brutaux. Jules, lui-même, prend la direction du Wachkommando.

Dès lors, plus une seule minute de détente nous est permise. Nous vivons dans la hantise de l'Oberscharführer. A l'usine, la nuit comme le jour, il arrive à l'improviste et malheur à qui lève le nez. A la baraque, chien de quartier particulièrement hargneux, il fouille journellement châlits et paillasses, fait lever les travailleurs de nuit à chaque inspection. Et pour que nous n'échappions pas un instant à sa surveillance, il vient occuper, dans la baraque voisine de la nôtre, une chambre d'où il embrasse tout notre cantonnement.

Dès lors, il n'est guère d'appel où quelques coups de schlague (bâton) ne soient distribués. Chaque matin, avant l'aube, nous nous acheminons vers l'usine. Le tunnel avec son énorme porte de béton, au flanc de la colline, nous absorbe. Et par l'interminable tunnel de près de 2 kilomètres de long, avec ses innombrables lampes alignées dont les dernières clignotent, blafardes, à travers la fumée qu'échappent les nombreux camions desservant l'usine, nous nous acheminons vers nos ateliers. Ceux-ci s'échelonnent à la suite des halls de montagnes, des magasins, tout au long de la galerie d'accès.

En arrivant à notre atelier, nous sommes à demi soulagés de la hantise des S.S. dont l'influence est ici assez limitée. Pour la durée du travail, nous dépendons d'ingénieurs, S.S. pour la plupart, mais entre eux et nous s'interpose toute une hiérarchie de contremaîtres « Meister » ou « Vorhandwerker » ? Et parmi eux, il en est qui s'emploient à soulager notre terrible exil. Kurt Opperman \*, il me souvient tout particulièrement de ce petit moniteur d'Hambourg, tu fus pour mes camarades et moi d'une aide précieuse. Évidemment Kurt est allemand avant tout ; il préférerait que le Reich enlève la décision ; on peut relever chez lui des traces profondes de la propagande raciale. Cependant il nous considère comme des

hommes, et parmi les plus valeureux de notre nation. N'est-ce pas un immense réconfort pour des détenus brimés dans leur chair comme dans leur cœur, de parler du pays si lointain, des êtres chers dont nous ne savons rien. Kurt risque beaucoup en s'entretenant avec nous, en s'intéressant à nous. Mais il compromet son existence même en nous donnant des pommes ou un peu de pain, et cet apport alimentaire nous est précieux. Des « Kurt », je n'en ai guère connus à la firme Gollnow ... Plus nombreux sont les contre-maîtres qui nous briment systématiquement, signalant aux S.S. ou au capo, les moindres fautes.

Dans cette catégorie, je me souviens particulièrement d'un certain Gefreiter, soldat 1<sup>ère</sup> classe, rouquin et borgne, œil-de-bronze pour les initiés ; lourd comme tout bon teuton, toujours en retard d'une astuce ou d'une plaisanterie, mais terriblement persévérant dans ses persécutions à l'adresse de ceux qui ne lui reviennent pas. Évidemment nous nous tenons à carreau ; non que nous cherchions ni les uns ni les autres à entrer dans ses bonnes grâces, mais afin d'éviter d'être mutés à quelque mortelle « Transport-Kolonne ». Les autres, « Meister » ou « Vorarbeiter », s'ils ne s'emploient pas particulièrement à aggraver notre sort, nous faisaient ostensiblement sentir leur mépris ; ils prenaient un plaisir tout particulier à provoquer notre envie en consommant tout près de nous d'appétissants gâteaux. Je ne suis pourtant pas friand de sucrerie, et pourtant j'endure alors un véritable supplice, et il me faut raidir ma volonté pour interdire à mes yeux fascinés de bête affamée, de jeter un regard sur ces merveilles interdites. Il y a évidemment des « morfalous », je veux dire de ceux qui subordonnent tout aux désirs de leurs estomacs torturés, ceux qui sollicitent bassement quelque supplément ou quelque relief d'un repas de boche. Ceux-là sont des faibles qui subissent l'hallucination de la faim, perpétuellement en arrêt devant le casse-croûte d'un boche ou même d'un camarade. Les préoccupations matérielles ont étouffé leur dignité.

Nous, français, avons pourtant la réputation de fines bouches. Pourtant il en était toujours un parmi nous pour lancer quelque **lazzi** en réponse aux provocations chleus, quelque chose de ce genre avec le plus pur accent de Belleville : « ils peuvent se magner d'en baffrer d'la pâtisserie, ça sera bientôt not' tour. A ce moment là, y boufferont de la m... ».

Pourtant la gourmandise traditionnelle des Français se manifestait d'une façon bien particulière. Des heures durant, nous combinons des menus savants, variés, copieux, des menus avec quatre services de vin dont nous discutons les années d'origine.

Nous nous transmettons des recettes, bien décidés à les essayer à notre retour ; chacun se découvrirait des talents de cordon bleu insoupçonné.



### Menus inscrits dans le petit carnet de poche :

Hors d'œuvre variés	Riesling
<ul style="list-style-type: none"> <li>• Jambon, Galantine</li> <li>• Saucisson, Pâté de foie</li> <li>• Pâté de lapin, Œufs mimosa</li> <li>• Crevettes mayonnaise – Olives</li> </ul>	
Le Homard à l'Américaine	Chablis
La sole Normande	Chablis
La pintade rôtie	Chambertin 29
Les petits pois à la française	Chambertin
Le filet de sanglier Mariné sauce	Château-neuf du Pape
Les pommes soufflées	idem
La salade de saison (huile de noix)	
Fromages variés	Pommard
L'Île flottante (Crème vanille avec quatre-quart)	Pouilly fumé
Le diplomate	Montbazillac
Milk-cocktail (glace avec fruits frais)	Champagne

Moka

(gâteaux, crème pâtissière)

Liqueur – Cigare

Ou bien

La soupe à l'oignon

Le foie gras

Le pâté en croûte

Le poulet froid mayonnaise

La salade à la crème

La quiche lorraine

Baba au Rhum

Fruits

Liqueur - Cigarettes

Tarsi Blanc

Saint Emilion

Château Yquem

Champagne

D'aucuns prétendent que nous nous torturons à plaisir avec nos réminiscences culinaires. C'est au contraire un moyen de se doper contre la faim, de nous évader de notre enfer ; loin d'exciter notre convoitise comme ce brave curé de Cucugnan, nous anticipons, en imagination, les banquets que nous ne manquerons pas d'organiser pour fêter notre retour à la liberté, et pour concrétiser nos amitiés liées dans l'ancre de la mort.

Mais avec le retour en France, notre panse apaisée, nous sommes ré-assimilés à un monde aux dimensions normales et nos projets gastronomiques s'effacent devant mille inquiétudes, mille préoccupations.

Quel traiteur, d'ailleurs, serait en mesure de nous servir, et pour un prix compatible avec nos moyens, nos menus d'Häftling (détenus). N'est-ce pas vrai, Jean\* ?

Les journées s'accumulaient donc, interminables, en semaines interminables. Vie de termites, dans notre gigantesque chantier sous-terrain. Nous soudions toujours les mêmes fils, des mêmes câbles, portant, enroulant ces câbles dix fois, où une eût été suffisante.

Faire et défaire c'est toujours travailler, disons-nous ironiques. Bref notre vie concentrationnaire eût été acceptable si elle avait gardé sa physionomie de ce début de septembre ...

Nous terminions notre semaine de travail diurne, un certain samedi soir, aussi espérions-nous demeurer au Kommando toute la journée du dimanche avant de recommencer la semaine de nuit le soir même. Sans doute avais-je prévu quelque raccommodage de mes pauvres hardes, et espéré pouvoir aller au Revier, afin de faire panser les abcès qui me rougissaient les pieds et les jambes. Et puis nous aurions pu ensuite connaître un de ces moments de détente, si rares et si utiles.

Nous n'avions bien entendu pas de livres, pas de jeux d'aucune sorte. Mais nous avions la possibilité de nous grouper entre camarades, et de nous entretenir d'une foule de sujets. La conversation était notre unique moyen de nous opposer à l'abrutissement grandissant dû aux interminables journées de travail, à la hantise des S.S. et de leurs brutalités.

Nous nous rendons compte chaque jour davantage du durcissement de notre cœur, de l'aviissement de toutes nos facultés morales. Que notre sensibilité s'émousse, nous n'y pouvions rien.

N'assistions-nous pas chaque jour à quelque scène de sadisme et de brutalité ? Nous étions automatiquement obligés de nous aguerrir. Et puis, notre instinct de conservation veillait, et chez les esprits faibles, il n'est pas de bassesses qu'il ne suggère, engendrant un égoïsme forcené.

Nous essayions, en conservant étroits nos liens de camaraderie, en les entretenant par nos conversations, de conserver un peu de dignité et même de fierté.

Nous avons déjà eu la chance de dormir jusqu'à 6 h30 au lieu de 4 h30 comme à l'habitude et nous espérions un appel bref après lequel nous pourrions regagner le Block.

Nous sommes rassemblés depuis un quart d'heure peut-être, lorsque l'Obersehenführer arrive. Garde-à-vous, alignements impeccables. Encore quelques instants et nous serons peinards pour une journée de repos tout entière. Le ciel est clair ; la forêt des coteaux qui se penche jusqu'au bord du terre-plein où est construit notre baraque, mêle toute une gamme de fauve et d'or. Cadre merveilleux dont nous allons pouvoir jouir un peu, malgré les barbelés et les miradors qui nous en retranchent inexorablement.

Nous sommes un peu comme ces pauvres gosses qui ne peuvent qu'admirer, le nez collé à la vitrine des magasins, à la Noël. Leurs menottes ont beau se tendre avec désir, ces jouets leur sont inaccessibles. Quelques mètres nous séparent d'une nature presque libre.

Mais le fusil-mitrailleur, de son petit œil noir et meurtrier, veille tout près dans le mirador.

J'avais tort de savourer la perspective de ce dimanche exceptionnel. Il faut une corvée pour la gare. Des volontaires : il y en a guère. Comment les suppléants vont-ils être désignés. Au hasard. Et avec ma déveine habituelle, je vais grossir les rangs de ceux qui vont au boulot.

Toute la matinée, nous chargeons des wagons de câbles : l'état d'alerte est constant. Des formations américaines ont le ciel tout à elles. Et à l'approche de chacune le signal de « danger immédiat » arrête toute activité, même la nôtre. On ne nous conduit pas aux abris, cela va sans dire, mais on nous oblige à nous dissimuler sous les wagons. Quant aux Allemands, craignant aussi bien le danger aérien que la répression sévère de la Défense Passive, se terrent en moins de temps qu'il faut pour le dire. J'ai vu des S.S., même, pris de panique, laissant tomber le fusil pour se planquer plus rapidement.

A midi, la corvée semble terminée. On nous ramène en camion au Kommando. Le « Wachmann » de service nous compte, nous recompte et, désespérant sans doute d'obtenir un résultat exact, appelle un autre S.S. qui se met en devoir de nous dénombrer. Celui-ci n'y arrive guère mieux. Il est vrai que le peu d'arithmétique de ces lourdauds de boches nous fait sourire, et nous ne faisons pas grand effort pour nous aligner et faciliter la tâche du « Wachmann ». Quelques coups de crosses suppléent à notre bonne volonté défaillante.

Heureusement pour nous (et pour le S.S. très embarrassé dans ses calculs), le signal de « danger immédiat » retentit. La préoccupation de l'effectif abandonne le « Wachmann » et à coups de gueules ou de crosses, ils nous poussent en troupeau désordonné vers le bloc « Los, los, alles herein! » (allez, allez, tous à l'intérieur).

Nous recevons notre gamelle de soupe et observons les S.S. descendant des miradors pour se terrer dans leurs trous individuels. Ils semblent suivre d'un regard inquiet des formations d'avions que nous ne voyons pas. Il nous est en effet interdit de regarder aux fenêtres pendant les alertes sous peine de recevoir une balle de Lebel 1916 (nos gardiens sont en effet armés de toutes les armes récupérées par l'Allemagne envahissante : fusils skoda, « cannes à pêche » Lebel, carabines italiennes, etc... Notre susceptibilité en a heureusement vu d'autres.

Nous entendons bien le vrombissement tout proche des formations mais sans les découvrir dans l'étroit coin de ciel que nous pouvons observer. Et brutalement, c'est le sifflement redouté d'un chapelet de bombes, et la terre semble secouée sur ses bases par un fracas infernal. Un lourd champignon de fumée noire, compacte mêlé de pierres, de terre, s'élève tout près, au creux du vallon. Personne a bougé. Nous sommes assis sur le bord des cadres qui nous servent de lit. A quoi bon s'affoler, on en a vu d'autres. Il n'y a pour nous aucune protection possible. Les visages sont un peu pâles. L'émotion est normale. Une seule réflexion banale « c'est pas tombé loin ! », mais combien riche de sens. : on a de la chance d'être intacts. Et les « zincs » alliés ronronnent toujours quelque part dans le ciel. On ne peut pas juger de leur position en fonction de la direction du bruit. L'exiguïté de la vallée où nous sommes, provoque des illusions d'acoustique imprévisibles. Soudain un avion arrive sur nous dans un bruit de tonnerre. Réflexe involontaire : nous courbons le dos. Il s'agit en réalité d'un chasseur allemand ; il vole « au ras des coquelicots » comme disent les aviateurs. Mais à peine a-t-il dépassé notre baraque, essayant à « tire d'aile » de se dérober au danger d'une attaque possible, qu'un des leitnung (avion de chasse) qui patrouillait à très haute altitude, fond sur lui, grossit à vue d'œil, tombant littéralement à la rencontre du Messerschmidt . Il redresse dans un fracas d'enfer : moteur et mitrailleuses glapissants. Les balles incendiaires

strient le ciel de traînées brillantes. J'ignore si le fuyard allemand fut touché. En tous cas, trois balles percutèrent dans notre baraque. Balles de 201/2 particulièrement dangereuses. L'une fracasse une vitre vingt centimètres à peine au dessus de la tête de notre infirmier français qui observait, curieux. Les deux autres pénètrent profondément dans la cloison des WC où un camarade était paisiblement installé. Heureusement nous en étions quittes avec une petite émotion. Nous n'avions pas même eu le temps d'être surpris ou impressionnés...

Les commentaires vont leur train. La journée s'élève ; le ciel s'obscurcit. Le soleil semble vouloir s'étendre, et je rapproche cette vision de la description que fait l'écrivain sacré à propos de la Passion. Puissent ces signes annoncer la chute de l'empire Nazi, et la puissance qu'ils révèlent, bousculer promptement les défenses allemandes.

Quant aux points de chutes, les opinions sont des plus variées – c'est l'entrée de l'usine – non, le dépôt de camions ou les baraques rétorquent les autres.

Les S.S. ne nous laissent pas le temps de commenter plus longuement l'évènement. Nous avons à peine repris nos esprits, rassemblement, colonne par cinq. Vor der man, etc.. Tout juste qu'à l'habitude, corsé d'invectives brutales, injurieuses. L'atmosphère est tendue, les Wachmann (gardiens) sont nerveux. Quant à nous, nous n'y mettons pas plus de bonne volonté qu'à l'ordinaire. Finalement le sous-off de service compte cent hommes, mais à partir de la queue de la colonne où je m'étais planqué avec un vague espoir de rester au Kommando. La corvée part, qui armé d'une pelle, qui d'une pioche. Nous allons sans doute déblayer. Nous nous rapprochons de la colonne de fumée ; nous dépassons l'entrée du tunnel pour atteindre Marienthal. Nos appréciations étaient fausses. Les bombes sont tombées à la sortie du bourg où la route, adossée au vignoble abrupt, franchit la rivière et côtoie la voie ferrée. Les pentes, au dessus de la route, sont dénudées, les arbres déracinés ; une avalanche de terre et de cailloux dévale vers la route que deux gros entonnoirs rendent inutilisable, à la hauteur du pont sur la rivière.

Déjà un service d'ordre est organisé, endiguant la foule des badauds. Nous arrivons sur le champ de destruction au pas cadencé, harcelés par les S.S. soucieux de présenter aux badauds leur bétail humain.

Alors commence pour nous un après-midi de travail forcené. Il nous faut avant la nuit combler les entonnoirs et rendre la route à la circulation. Des pionniers du génie de la Wehrmacht dirigent les opérations en même temps qu'ils réparent le pont.

Alors commence, pour ne cesser qu'avec le jour, une morne procession d'hommes aux cranes tondues, torse nu, traînant vers les immenses cratères, d'énormes plaques de schiste. D'autres par équipes de deux, l'un maniant le pic, le second la pelle, déplacent l'épaisse couche de terre et de pierres qui recouvre la route.

Travail banal, peut-on penser ! Oui lorsqu'il est exécuté par des terrassiers de métier, dans des conditions normales.

Travail infernal pour des terrassiers de fortune, sous la surveillance extrêmement sévère des S.S. Impossible de souffler une minute sans recevoir un coup de trique ou de crosse.

Nous sommes là, cent détenus, au cœur vide de tout sauf d'espoir, dos voûtés sur l'ouvrage, ruisselants de sueurs, le regard discrètement fixé sur le Wachman (gardien), afin de remarquer un moment d'inattention où laisser détendre quelques instants nos muscles mal nourris, raidis par la fatigue. A la limite de notre chantier, des badauds endimanchés, pauvres moutons teutons ou fanatiques nazis, nous regardent avec des yeux curieux, inquiets, indifférents, cruels et pour quelques uns compatissants. Bien que le mois de septembre soit très avancé, le soleil met une apothéose de lumière dans les arbres, les vignes, la rivière. Aussi les chasseurs-bombardiers alliés ne perdent-ils pas une minute ; à plusieurs reprises, leurs

évolutions nous paraissent menaçantes et les S.S. nous poussent en hâte vers les entonnoirs fraîchement creusés.

Le soleil s'éclipse derrière les collines, une légère brume bleutée monte de la vallée ; on nous rassemble. A pas lourds par le sentier abrupt, nous regagnons notre Kommando. L'état d'alerte est quasi continu. Nous ne nous en soucions guère, très attentionnés à notre gamelle qui, ce soir, est copieusement garnie. A peine sommes-nous habitués à la quiétude de la veillée, lorsque l'Oberscharführer profile sa lourde silhouette dans le couloir de la baraque. Achtung ! (attention) Tous sommes figés au garde à vous. On traduit les ordres. Il faut tout préparer, les couvertures, la paille des châlits, les gamelles. Départ immédiat. Est-ce le signe d'une offensive alliée ? Allons-nous être évacués ? C'est l'incertain, la nuit compacte avec ses noirs sous-bois, une seule lueur tenace, celle de notre inébranlable espoir. Nous partons en colonne par le chemin obscur, lourdement chargés, laissant derrière nous le Kommando vide, jonché de paille. Quel nouvel inconnu nous attend ? Il faut marcher, encore marcher, encore obéir. C'est au tunnel N°2 que s'achève notre départ brusqué.

Nous comprenons alors que les risques aériens de plus en plus immédiats et fréquents ont précipité notre repli au tunnel. Nous étendons notre paille sur le ciment mouillé. La voûte du tunnel suinte. Le Kommando se regroupe et s'organise pour la nuit. Beaucoup s'étendent pour être certains d'avoir une petite place où dormir ; de violentes contestations pour la possession d'une couverture, d'un peu de paille, dressent les détenus les uns contre les autres.

Le calme est à peine revenu. Chacun a réussi à s'installer plus mal que bien et médite, à la faveur du silence, de quelque paradis perdu. Etroitement blotti, sous ma couverture, entre deux camarades qui rêvent de mondes lointains. Je goûte intensément l'immobilité, la tiédeur, seules capables de me rendre des forces neuves après le lourd effort de cette journée.

J'essaie pour la millième fois peut-être d'imaginer la fin de la grande épreuve, le retour en France, l'accueil des miens. Quel enthousiasme délirant ! Combien de versions ai-je imaginées de la Libération. Chacun en parle avec ferveur, chacun la sait proche, mais sa perspective rayonnante ne dissipe pas de mon cœur, comme de celui de tous mes camarades sans doute, une lourde angoisse. Connaîtrons-nous cette aurore éclairant cette renaissance ? N'aurons-nous pas été, d'ici là, engloutis par quelque crématorium vorace.

Ma rêverie est brutalement interrompue. Rassemblement pour les travailleurs de nuit, hurle le S.S. de garde. Personne ne bouge. Habituellement la nuit du dimanche au lundi est chômée, la semaine de nuit ne commençant que le lundi soir. Aussi les équipes ayant travaillé de nuit la semaine précédente, considèrent être hors de cause. Et nous qui sommes travailleurs de nuit pour la semaine à venir, espérons bien ne commencer celle-ci que le lendemain soir. Notre indifférence à leurs ordres exaspèrent les S.S. Ils piétinent les groupes de dormeurs, distribuant au hasard quelques coups de trique ou de pieds. Notre groupe se rassemble finalement, sans hâte, en silence, pas lourds, traînants sur le ciment humide, s'efforçant à ne pas penser. Le tunnel nous absorbe avec son interminable perspective de voûte suintante, son alignement de diffuseurs dont les derniers qu'on puisse voir, rougeoient à peine malgré leurs 2000 watts tant la fumée d'échappement des gros camions Diesel tamise leur lumière.

En effet, les tunnels qui ne sont pas aménagés en ateliers, servent de garages ou plutôt d'abris aux gros camions militaires.

Notre équipe quitte le tunnel-abri, traverse le terre-plein. La nuit est fraîche et étoilée. L'air est doux à respirer auquel se mêlent les effluves d'automne, odeurs de terre humide de feuilles sèches, et des forêts. Nous marchons en silence, mais beaucoup ont secoué leur apathie. Leur regard retrouve sa précision et découvre avec satisfaction un grand halo de pourpre couronnant les collines à l'est. A Coblenz, on ne dort pas tranquille cette nuit. Le vent frais aux odeurs suaves, parfums de liberté, la nuit reposante, les lueurs d'incendie là-bas, chassent

de mon esprit l'apathie, l'indifférence. Mon cœur comme beaucoup d'autres sans doute, rebandait son ressort-espoir.

Mais le tunnel-usine, avec son énorme porte de béton, engloutit notre colonne. Là il n'y a pas grand motif à rêverie. Nous nous rendons à notre lieu de travail habituel, mais aucune machine ne tourne. Tout est éteint, silencieux, aucun Meister pour diriger notre travail. Sans doute les S.S. nous ont-ils amenés au travail par erreur ? Sans doute allons-nous retourner sans plus attendre à notre Kommando de fortune ? Hélas non ! Les S.S. se concertent et décident finalement de nous occuper à nettoyer le tunnel. Ils réussissent à dénicher un camion et son chauffeur et toute la nuit se passe à balayer deux kilomètres de tunnel. Nuit sans sommeil injustifiée, exemple des mille brimades dues au sadisme des S.S.

Heureusement, nous rentrerons tôt au Kommando à en croire les S.S. Nous pensions récupérer d'ici la vacation de nuit suivante. Eh bien non ! Le mauvais sort s'attache à notre destin. C'est vrai, nous n'avions pas pensé où nous pourrions coucher depuis notre transfert hâtif de la baraque au tunnel 2. Si bien qu'en quittant le travail au petit jour, les S.S. nous conduisent à notre ancien cantonnement, par un temps gris, brumeux, avec du silence partout dans la nature, un temps qui ne convient pas aux attaques aériennes. De la paille traîne sur le sol, le rare mobilier est renversé, dérangé de son ordre passé. On sent le départ précipité. Cela sent le cantonnement militaire hâtivement abandonné.

Nous démontons les châlits et, chargés comme des baudets, nous acheminons vers notre terrier, presque allègrement malgré la pente du chemin raboteux. Les posten nous affirment en effet qu'après ce voyage, nous recevrons notre portion de pain. En arrivant donc, nous remontons les châlits avec entrain. Personne ne se planque. Il importe que nous ayons rapidement terminé. Notre entrain était inutile. Il nous est tout juste permis d'apercevoir les boules de pain qui nous sont destinées.

Sans hâte, cette fois, nous retournons au baraquement pour en ramener un nouveau chargement. Jusqu'à la nuit, nous poursuivons le déménagement alors qu'un ou deux voyages d'un des nombreux camions inoccupés eût permis d'en finir..

**DE REBSTOCK**

**6 Octobre 1944**

**A**

**ARTERN**

**Février 1945**

Dès la **fin de septembre**, nos portions se sont améliorées surtout pour ce qui est du pain (500 g), de la margarine (25 g) et du saucisson. Nous avons été, paraît-il, admis dans la catégorie travailleurs de force.

Depuis l'aménagement de la cuisine dans d'autres locaux, notre cuisine est un peu moins soignée.

Jouent successivement le rôle de Lagerstehen Hanz, Otto puis Wolf.

A partir du **début octobre**, le repli de l'usine est à l'ordre du jour. Plusieurs fois, on commence l'emballage du matériel, le chargement dans les camions, la mise en wagons pour remettre ensuite les choses en place. Il y a alors des corvées presque chaque soir après les heures normales de travail. Nous y perdons évidemment un peu de sommeil mais largement compensé par des soupes à discrétion, et de très bonnes soupes, celles destinées aux civils.

**Au mois d'octobre**, pendant ce simulacre de déménagement, surviennent deux incidents fâcheux, tous deux à des Français (l'un s'appelait Gérard). Ils ont eu des altercations avec des civils accompagnées de menace. Quel aura été leur sort après qu'ils ont été remis à la Gestapo ? Leur pendaison nous a été rapportée. Puisse cela être inexact.

Il fait toujours dehors un temps magnifique. C'est l'époque des vendanges et les vignes sont bruyantes alentours (j'ai rarement eu l'occasion de m'en rendre compte).

Les **Schonung** (convalescents) et les jeunes font les vendanges et la cueillette des pommes. Nous pouvons assez fréquemment acheter des pommes avec les prunes que nous recevons à l'usine. Celles-ci nous permettent également d'acheter le tabac ou les cigarettes dont les distributions sont assez régulières. Il nous est également possible d'acheter de la bière.

Rien d'autre comme fait marquant jusqu'au **25 novembre**, date à laquelle je quitte **Rebstock**. Pendant mon séjour, pas un seul jour de maladie, quelques uns de baraque de convalescence pour des plaies suppurantes lesquelles m'obligeront à avoir des pansements continuellement et à aller aux soins presque chaque jour et cela jusqu'en février ou mars.

## **25 Novembre**

Nous sommes la moitié du Kommando qui devons partir. Nous ne ferons que devancer les autres. Mais cependant des groupes de copains sont scindés. Jean\* reste. Peut-être seront-ils délivrés.

Toute la journée se passe à attendre le départ. Nous touchons de la viande, un quart de fromage, une demi boule de pain au départ et margarine. Les jours suivants un tiers ou un quart de pain et de la soupe. Après les derniers échanges d'amitiés, nous embarquons à vingt heures en camion (avec Albert\*, Henri\*et Alfred\*, nous pensons à faire la malle si l'occasion s'en présente) pour **Ahrweiler** et là nous avons des wagons dans un convoi de l'usine. Il est difficile de tromper la surveillance des S.S. La pleine lune éclaire presque autant qu'en plein jour. Nous nous installons donc trente par voiture. Comme nous sommes trente et un Français, il n'y aura pas mélange de nationalités. Les wagons sont aménagés pour l'armée avec un étage. Il y a un poêle que la sentinelle entretient. Nous ne manquons pas de charbon. Dans les gares où nous passons, nous en faisons des corvées.

Nous traversons le Rhin qu'après 48 heures passées en gare de **Remagen** où nous évitons de peu un bombardement qui endommage sérieusement l'endroit exact où nous étions la veille. Nous passons à **Giessen** pour enfin atteindre **Erfurt** dont nous avons une très belle vision, en

contre jour, dans le soleil couchant. La cathédrale, finement ciselée, se découpe en noir-or, avec un plan d'eau devant.

## 2 Décembre

Nous arrivons à **ARTERN** dans la nuit. La route pavée, boueuse et glissante me paraît interminable de la gare au camp où nous retrouvons Jules\*. Il tombe une pluie fine. Ça n'est vraiment pas un pays accueillant ! Le camp dès l'abord donne une impression d'exiguïté. Une soupe réconfortante nous est servie dès notre arrivée.

Par contre commencent immédiatement les investigations et les exactions du **Blockältester**, Gustave\* qui nous confisque sensiblement toutes nos affaires personnelles. Nous retrouvons parmi le **Bau Kommando** de cinquante qui sont venus de **Dora** (nom de couverture d'un camp annexe de Buchenwald : Salza/Thuringe), quelques Français avec lesquels nous sympathisons rapidement (René Raoul\*)

Pendant quinze jours, je travaille à l'AKA, futur hall de la mécanique, à l'emménagement et à l'aménagement. En principe le travail est dur mais nous faisons en sorte d'en faire le moins possible. Je soigne particulièrement le balayage et je prends ensuite les fonctions de laveur de vitres dans les voitures. Là on est très bien planqué dans les cabines des voitures-radio.

Pendant ces quinze jours, nous avons de nombreux contacts avec les personnes cantonnées tout près et qui utilisent les mêmes waters que nous. Nous avons par eux une idée de la situation en France puisqu'ils en reçoivent du courrier. Ils nous offrent spontanément des possibilités discrètes de prévenir chez nous par leur entremise. Un camarade de **Decize** dont j'ai fâcheusement oublié le nom, devait faire prévenir ma grand-mère par sa femme. Je pense qu'il l'a fait. Peut-être a-t-il eu une réponse comme d'autres en ont eu pour des camarades, mais nous étions ensuite complètement coupés. De véritables parrainages s'opèrent pendant ces quinze jours. On se retrouve de la même région, de la même formation militaire, etc... Nous fumons des Kamel, Shesterfield et lisons les nouvelles fraîches (écho de Nancy). Ils s'étaient même proposés de collecter, parmi eux, linges et vivres et d'intervenir auprès de Jules\* lui-même pour nous transmettre leurs dons. Ces projets ont avorté. Mieux valait que Jules n'en vît rien.

Jusqu'à l'arrivée des camarades, nous touchions les portions de **Dora**, soit : pain (660 g), margarine (50 g), saucisson ou marmelade ou fromage.

Les soupes sont bonnes, très liées et contenant beaucoup de viande.

## 17 Décembre

Le reste du Kommando nous rejoint. Nous sommes heureux de nous retrouver avec Jean. Nous recommençons le travail à la menuiserie où l'installation est bien supérieure à celle du tunnel. Après quelques jours de flottage, je suis affecté au contrôle des hotzkabel avec Fuhrman de prime abord peu sympathique. Il sera pourtant avec moi généreux et je dirai même charitable..



Quand le contrôle me permet de bricoler, j'exécute de petits bibelots, animaux pour lesquels il me donne du pain, de la bière, un gâteau, une tasse de café. C'est finalement presque chaque jour qu'il améliore ma ration d'**Häftling** (détenu). Je tiens à conserver la place. Aux pauses, je vais au cercle gastronomique où nous nous remémorons toutes les bonnes choses du pays.

Dans le courant de décembre, plusieurs des soldats qui travaillaient à l'usine sont rappelés sous les drapeaux. Kurt, œil de bronze, etc.. Le mois suivant, ils seront presque tous rappelés. Décidément les réserves du Gd Reich s'épuisent.

### **Triste Noël**

Nous travaillons normalement. Aucun adoucissement à la vie normale. Rien qui rappelle les intimes fêtes de famille. Le souvenir en est douloureux, d'autant plus que je me demande anxieusement, les reverrai-je ?

Les Allemands ont lancé une grosse contre-offensive en Belgique et les nouvelles que nous connaissons, semblent indiquer qu'ils ont obtenu des résultats sensibles.

L'année finit mal puisque Kid\* qui avait obtenu sa nomination de Kapo à **Rebstock** est frappé le 31 par Jules pour avoir trafiqué avec des civils. Il partira à **Dora** avec Walter, même inculpation.

### **1<sup>er</sup> Janvier**

C'est un jour de détente et réjouissance, passé au gymnase en chansons, musique, danse. Au violon, un Russe est excellent exécutant. Il danse d'ailleurs très bien aussi.

Les évasions deviennent courantes au Kommando. Le coiffeur polonais, servant d'ordonnance à Jules, s'en va un jour où son maître était à **Dora**, avec le costume civil, les bottes de celui-là, de l'argent et du linge de rechange.

Répercussion : les cuistots passeront la nuit debout.

Deux groupes de deux Russes partiront ensuite à peu d'intervalle. Il en résultera pour nous une nuit d'insomnie à jeun.

Gustave\* devient terrible, brandissant continuellement un ceinturon ou un bâton. Après avoir joui d'une certaine impunité, j'avais en effet été **Schonung** (convalescent) quelques temps en janvier/février et faisais alors le **Stubendienst** (service de chambre) à sa pleine satisfaction. J'étais alors arrêté. Le docteur m'avait ouvert un énorme abcès à la jambe qui hésitait à mûrir depuis **Rebstock** et me faisait terriblement souffrir.

Gustave, donc, ne m'ennuie pas trop jusqu'au jour où je m'insurge durant un repas de la distribution inique de la soupe en présence de Jules\*. J'obtiens gain de cause mais contracte une volée de coups de poings et ceinturon.

Au cours d'une de ces longues nuits passées debout à attendre le retour au travail du lendemain (après une évasion de Russes ou un motif de sabotage) pour un motif futile que j'ai d'ailleurs oublié, Gustave me prend à partie. Trop impulsif, j'esquisse une riposte. Il s'ensuit une distribution de coups de poings que j'encaisse pour ne pas aggraver mon cas et provoquer des conséquences graves.

Une autre fois, un jour de distribution de tabac, j'avais touché le mien et j'entre dans une allée de lits avec ma cigarette. Il me surprend alors et me flanque une volée ; il me promet quelques mois de privation de tabac et c'est grâce à Benhur que je pus conserver celui que je venais de toucher.

Les fouilles, les rapports de l'usine ou de Gustave, nous font chaque soir appréhender la rentrée au cantonnement. Pour les fouilles, les deux sadiques, Jules et Gustave, jouissent. Ces

fouilles sont motivées par des vols de farine à la malterie, ainsi que de l'orge. Mais tout est épluché : ceux qui ont deux pulls, un couteau, une musette et pendant longtemps un caleçon. Le port en a été interdit pendant toute la période la plus froide.

Nous subissons également les fouilles de nos placards à l'usine pour savoir si nous n'avons pas de farine et d'objets permettant de faire la cuisine : cuillère, couteau.

Paris, par exemple, se fera prendre à cuire de l'orge. Il partira à un Kommando-disciplinaire où il essaiera de suicider.

D'ailleurs à cette occasion, tous les Français de la malterie se voient obligés de passer la nuit debout.

Toutes les infractions moins graves sont sanctionnées soit de coups de bâton sur les reins (cinq, dix ou plus) distribués le soir au moment de l'appel, soit de privation de soupe ou de corvées telles que la vidange des WC.

D'ailleurs, deux de ces sanctions sont bien souvent cumulées. J'ai toujours été assez chanceux et ai toujours évité les sanctions quoique j'ai bien souvent enfreint les interdictions, surtout à la malterie poussé par la faim.

J'ai de plus passé toutes les fouilles avec deux pull-overs.

Depuis la création du **Kommando ADorf**, Verbe\* est tombé en disgrâce. Jules a fait venir de Dora un docteur Pierre Houx\*, praticien mais mouchard, courtisan. Après plusieurs chutes, Marcelin\* se retrouvera au **Bau-Kommando**.

Depuis l'arrivée du reste du Kommando **Rebstock**, les rations alimentaires ont sensiblement diminuées : 500 g de pain et un tiers une fois par semaine, 25 g de margarine et un demi saucisson. La qualité des soupes a également sensiblement diminué et nous sommes impunément lésés par Gustave qu'entoure une foule de satellites plus ou moins mouchards.

Prenons donc une journée au gymnase d'un bout à l'autre :

5 h : Aufstehen (debout) – coup de sifflet

C'est la foule qui se presse vers les lavabos, cohue indescriptible vu l'exiguïté des locaux. Une bonne partie de l'hiver, nous avons eu de l'eau chaude.

Il faut en sortant, des lavabos, faire la queue pour obtenir un jeton. Ceux-ci furent institués pour obliger tout le monde à se laver, et permettre de recevoir sa portion.

Tout le monde est pressé ou se bouscule. Et il faut faire attention de ne pas se trouver précipité dans la tinette qui occupe le coin des lavabos près de la porte.

Il reste alors peu de temps pour s'habiller, faire le lit (les couvertures doivent être tirées) et aller à table recevoir la portion et le café et immédiatement appel à l'intérieur sauf les tout derniers jours, et sortie des Kommandos.

100 mètres à patauger dans la nuit, dans le chemin de halage où il y a pour le moins 10 cm de boue et des camarades ont des chaussures sans semelles.

Reformés en colonne par cinq sur le pont, nous traversons la ville au pas, flanqués de nos gardiens jusqu'à la malterie. Là j'ai, pour 12 h, l'impression d'être moins bagnard, moins contraint. Je bricole impunément. J'ai un tiroir à moi qui ferme à clef et où personne ne fouille.

Et puis le soir, la journée finie, c'est le trajet inverse, l'entrée au camp avec ou sans incidents, appel, toilette, distribution de la soupe et puis on parle un peu entre copains. Si on n'a pas à aller à l'ambulance (infirmerie), on se dit les nouvelles ou bobards appris ce jour-là. Ces échanges ne sont jamais bien longs. Je gagne rapidement le lit. C'est là que je suis le plus heureux. Je partage mon châlit avec Guislain\*.



Un vendredi de février, au moment où nous avons cessé le travail à midi, le courant commençant à se faire rare, nous avons trouvé, en arrivant au camp, un grand nombre de blessés et mourants, un transport d'**Häftling** (détenus) ayant été mitraillé tout près. Pendant une semaine, le gymnase fut transformé en hôpital malgré le devoir.

**EXODE et LIBERATION**  
**de**  
**ARTERN**  
**4 Avril**

**à**

**BUDEJOVICE**  
**au 4 Juin 1945**

**Mercredi 4 avril :** Nous allons à la malterie comme de coutume. Le travail commence normalement. Les nouvelles qui circulent sont très bonnes. Les alliés sont tout près. Nous aurons peut-être la chance d'être bloqués ici. A 9 h, brutalement on cesse le travail et l'atelier est très rapidement saboté : câbles et appareils, dossiers ; travail effectué d'un cœur léger. Nous quittons ensuite l'usine et passons le reste de la journée au camp en conjonctures. A 11 h du soir la gare est mitraillée, nous redoutons les éclaboussures. Les Américains seront-ils là aujourd'hui ? Serons-nous évacués ?

**Jeudi 5 :** 6 h du matin, nous partons à pied avec 500 g de pain, viande et margarine. En 4 jours nous couvrons 4 étapes, au total 100 km environ en marchant du petit matin au début de l'après-midi. L'étape est toujours une grange où je récupère bien, si bien que ces 4 étapes sont couvertes non sans fatigue, mais sans défaillance diverse. En 2 colonnes de 100, Gustave\* fait le chien de garde le long de la colonne, plus brutal et méchant que les *Posten*. Les rations ne sont pas énormes mais suffisantes. Je sacrifie la mienne dès les premiers km de chaque étape : 400 g de pain, 50 g de margarine, 50/100 g de saucisson. Le moral est bon. Nous doublons des colonnes de PG (prisonniers de guerre) et espérons donc être centralisés dans une même région. L'itinéraire suivi est **Roßleben, Naumbourg et Zeitz**. Les vieux et les malades, ceux en bref qui ne peuvent pas marcher, sont sauvagement abattus, même que cela ne nous surprend pas puisque le transport est commandé par Jules secondé par l'infâme Blafuhrer. Au total une douzaine de victimes parmi lesquels Lerage\*, Lau ? , Raffi.\*

Ma sensibilité est bien émoussée. Je ne suis pas indifférent à leur mort, ni à la façon indigne dont leurs dépouilles sont traitées mais je n'en souffre pas profondément comme dans le civil, et la vue de ces cadavres affreux de maigreur et de saleté ne m'impressionne aucunement. Après une dernière étape très longue, nous arrivons le dimanche à 3 h à **Rhemsdorf**, camp de juifs donnant mauvaise impression dès le premier abord, sale et désordonné. C'est égal, il représente pour nous le terme d'une épreuve dure ; une soupe nous y est servie dès notre arrivée, très bonne pour un menu d'*Häftling*. Nous retrouvons là quelques Français tous planqués. On nous affecte immédiatement un bloc (11) répugnant de saleté, paillasses maculées, éventrées, remplies de vermine, répandues en nombre insuffisant sur des châlits branlants. Cela ne nous empêche pas de bien dormir. Nous passons là 3 jours : désordre, indiscipline, saleté caractérisent le camp. Les internés, juifs, polonais et hongrois, sont dans un état sanitaire et d'hygiène alarmant, de plus, voleurs, pleurnichards, résidus d'humanité pour la plupart.

Je me défends bien pour la soupe ; les rations de pain sont de 300 g mais l'ensemble est acceptable.

Petit travail de terrassement pendant les trois jours, continuellement interrompu par une grosse activité aérienne. Le camp d'ailleurs est très endommagé par plusieurs bombardements, de ce fait privé d'eau. Pendant notre séjour, l'usine où travaillaient les détenus, subit 2 bombardements. Il résulte évidemment quelques victimes.

Jean Dagard\* apprend là l'exécution de son beau-frère Shellay\* à Buchenwald par un camarade du petit convoi d'août.

**12 avril :** 1h du matin. Nous sommes réveillés, hâtivement rassemblés sur la place d'appel. Après avoir reçu nos portions, soit 300 g de pain, je passe au magasin, non sans difficulté, après avoir reçu des coups de bâton distribués au hasard dans le troupeau qui se presse à la porte. Je partirai donc avec une chemise propre, un pull supplémentaire et de bonnes chaussures. A la cuisine, j'organise des carottes. Là on embarque le stock de pain en camion pour le charger ensuite en wagon à la gare. Des centaines d'yeux concupiscent suivent

l'embarquement. Aussi affamé que quiconque, je m'approche. Si un heureux hasard me permettait d'organiser une boule. Non ! j'aurai attendu en vain. Finalement nous embarquons au matin, 80 par wagon découvert. L'alerte est permanente. La chasse alliée patrouille en tous sens. Nous démarrons finalement, faisons une vingtaine de kilomètres pour revenir ensuite à notre point de départ. Les cœurs sont gonflés d'espoir.

Serons-nous dans l'impossibilité de passer ! La journée se termine sans que nous touchions rien d'autre à manger. Comme de bien entendu, je suis en compagnie d'Albert et Henri. René R. et Jean\* sont également dans le wagon

**13** : Ravitaillement de pays de cocagne : 1 kg de pain, 100 g de margarine, viande. Puisse être le régime définitif. Hélas non !

Nous gagnons, en roulant la nuit, **Marienberg**, petite gare en pleine forêt de sapins.

**Le 14 et le 15** : 240 g de pain pour chaque jour.

Les abords du train deviennent un hideux bivouac où grouillent les juifs plus repoussants que jamais. Ordures et excréments, vêtements maculés d'excréments jonchent le sol, les fossés, le sous-bois. Le désordre est complet, aucune discipline. Les évasions sont nombreuses parmi les *Häftling* comme parmi les *posten* ; certains camarades partent même avec ceux-ci (rapport führer) le 14 (Jean Fa---aux\* et Durand\*).

**Avec Jean Dagard**, nous tentons notre chance et réussissons à passer la ligne des postes. Une fois dans le fourré de jeunes sapins, nous désirons mettre le plus de distance possible entre nous et le transport avant de nous cacher jusqu'à la nuit. Nous ignorions, malheureusement, l'existence d'une deuxième ligne de *Posten* sur laquelle nous tombons par excès de confiance. Retour au train. Aucune suite.

La mortalité est énorme. Les cadavres hideux s'amoncellent tout près de la fosse commune à laquelle on travaille à longueur de journée sans interruption.

Les civières passent sur lesquelles ils sont entassés 2 ou 3 pèle mêle. Ils sont si décharnés que 2 hommes les portent facilement. Les os percent la peau desséchée, grise, jaunâtre. Je me souviens avec amertume de la propagande faite par l'Allemagne à propos de Katyn. Le dit massacre a-t-il eu lieu ? Je l'ignore. Ce que je sais c'est que ses détracteurs commettent, sous mes yeux, des ignominies qui défient toute concurrence.

Les 14 et 15, nous touchons, le soir, un peu de soupe au pâté et sucrée. En trichant, j'en obtiens 2 fois le second jour. Je complète l'ordinaire qui est maigre, de quelques carottes crues apportées du camp, de quelques pommes de terre organisées dans un train voisin et cuites à la braise, d'une soupe d'orties rappelant assez bien les plats d'épinards d'antan. Le wagon-ravitaillement est souvent assailli. Je loupe une opération bien commencée sur un sac de farine par la faute d'un Kapo. La rage au cœur, je dois abandonner mon larcin. Je m'en tire à bon compte puisque plusieurs sont abattus sur place pour les mêmes faits. La faim fait ignorer les dangers et la mort.

**16 avril** : Nous quittons le cantonnement dans le courant de la matinée. Il fait un temps splendide comme les jours précédents. Les chasseurs américains patrouillent. Nous roulons parmi les hauts sapins dont la lourde verdure est tranchée ça et là par les rais d'or de midi.

Quelques chasseurs semblent s'intéresser à notre train. En effet, à 12 h stoppés en gare de **Reitzenheim**, plusieurs chasseurs piquent sur le train, mitraillant les locomotives et encadrent le convoi de petites bouches. Gros affolement. Tout le monde en désordre gagne la forêt après avoir escaladé les wagons. J'ai réussi à sauter du wagon. Je me dirige vers le bois. Une bombe tombe à 15 m à ma droite pulvérisant une maison sur l'autre bord de la route laquelle longe la

voie. Le nuage de fumée et de poussière s'élève. Je me presse vers le bois près du point de chute. Des camarades râlent : Bouris\* blessé à la jambe. Je m'enfonce dans le sous-bois avec Muzeau\* et Blin\* que je retrouve à l'orée de la forêt. Les chasseurs exécutent de nouveaux piqués et les rafales de mitrailleuse crépitent. Un grand nombre de camarades profitent de l'occasion pour s'éloigner du transport. Je décide de ne pas les suivre. La région est trop inhospitalière : peu de cultures, seulement de la forêt, une population franchement hostile, et dans des conditions aussi défavorisées, des centaines d'*Häftling* affamés répandus dans la nature. Non décidément les chances sont insuffisantes. Je regagne donc le train quand le danger paraît définitivement écarté.

Le transport est considérablement réduit. Il y a beaucoup de morts et de blessés. Coiffeur tchèque et coiffeur polonais complètement éventrés. Le dernier sera achevé sur place. Les juifs, fidèles à leurs habitudes, n'ont pas profité de l'occasion pour fuir mais pour piller les maisons voisines, la boulangerie, d'autres magasins encore. Maintenant, on les voit par groupe se distribuant un pain, un morceau de viande, de la graisse. Que sais-je ! émiettant, gaspillant plutôt que de lâcher prise, tombant en paquet, reformant la mêlée malgré les coups de feu destinés à les disperser. Il y a de quoi vous rendre antisémite, avouez-le ?

Regroupés, nous sommes 200 qui continuons à pied et à jeun, après que les malades, les impotents, les blessés aient été abattus avec la sauvagerie coutumière. En résumé : 350 cadavres serviront de jalon à cette étape.

Après l'après-midi de marche dans une région vallonnée de pâturages desséchés par le soleil et le vent, coupés de sombres forêts de résineux, nous atteignons **Komatau** (200 km de Prague) à 20 h, à jeun depuis la veille. La route est jonchée des squelettes de véhicules allemands mitraillés. Après-midi coupé de nombreuses alertes. Nous couchons dans des locaux industriels désaffectés. Très tard arrivent d'autres transports, camarades repris (René Raoult\*) ; ont été achevés Boulanger\*, Bouris\*, Vackier\*. Mon cœur est atteint autant qu'il sache encore souffrir.

**17** : Après nuit bruyante, un ½ litre de soupe

Pas d'étape aujourd'hui. Le moral se maintient à un niveau satisfaisant.

Pour la distribution de la soupe, les français ont pris l'initiative de l'ordre. Il a été nécessaire d'endiguer sérieusement les juifs, sans quoi quelle pagaille. Je dois même avouer avoir dû décocher quelques coups sérieux ainsi que des coups de bâton. J'y gagne plus de rab... corruption !

Nous passons la journée à lézarder sous un bon soleil. Il arrive de nouveaux camarades repris. Alerte permanente et passage de grosses formations de forteresses. Parmi les bons camarades dont l'évasion peut avoir réussi ou leur avoir coûté la vie : Jean\*, Henri\*, Albert\*, Alfred.\*

**18** : **Komotau-Postoloprty (Postelberg)**. 25 km le ventre vide. Le moral tient puisque nous sommes talonnés par les alliés. Je marche en automate sans penser. Je n'en ai ni la force, ni le courage, comme dans un rêve, en somnambule mais je tiens ferme. Le temps est toujours beau, c'est un avantage énorme. En queue de colonne, le coup de feu dans la nuque met un terme aux défaillances. J'aide un moment le ? mais dois l'abandonner sur le talus. A-t-il été descendu, en tout cas pas par les *Posten* de notre colonne comme il se trouvait à proximité un PG français, peut-être a-t-il la chance infime de vivre encore.

A **Postelberg**, nous touchons 400 g de pain providentiel ; oui, je les reçois comme un don de Dieu. Je le sens me rendre la vie.

Nous dormons dans une grange, très serrés mais vaille que vaille, on dort quand même. Je prie pour avoir la force et le courage de tenir les étapes à venir, et pour que Maman là-bas, ignorant tout de moi et de mon sort, ait confiance dans mon destin et attende mon retour la moins inquiète possible.

L'étape d'hier comme les suivantes d'ailleurs, je l'ai couverte avec Joseph\* et Toulouse\* ; ils ont la foi comme moi ; nous avons demandé ensemble que nos souffrances soient bénies ; nous avons puisé dans notre religion un renouveau de confiance. J'ai mangé quelques poignées de feuilles de chou cueillies à la sauvette dans les champs bordant le chemin ainsi que des feuilles d'épinard. D'autres constituent leur menu de fleurs d'arbres.

L'effectif du transfert est réduit de 2200 à 1000.

**19** : Matinée passée à attendre une soupe hypothétique. Notre attente est d'ailleurs déçue. Les alertes sont fréquentes. Nous marchons l'après-midi par une tempête de vent, dans une campagne très vallonnée et me rappelant assez mon Bourbonnais.

Nous franchissons, au cours de cette étape, la frontière de police du Protectorat. La population devient, de beaucoup, plus sympathique mais les *Posten* s'interposent brutalement. Nous sommes à jeun depuis le 18 au soir. A 20 h, nous atteignons L..... Excellente nuit dans la grange d'une immense ferme.

**20** : Départ à 10 h avec 500 g de pommes de terre dues à la gentillesse du fermier, pour **Moholz** à 23 km. Population très accueillante et généreuse dans chaque localité. Malheureusement, les juifs pillards se conduisent d'une façon aussi indigne que d'habitude. Les sentinelles s'adoucissent ou plutôt perdent un peu le contrôle de la situation.

A 19 h **Moholz** : Impossible de passer la nuit ici, il faut faire encore 8 km pour atteindre notre but **Terezin** (un grand camp) à la sortie de la ville .

Notre colonne est arrêtée par deux SS qui passent une sérieuse semonce au chef de colonne pour avoir permis que des « chiens d'*Häftling* » ou des juifs, je ne sais pas au juste, pillent au détriment des soldats du Reich lesquels meurent par milliers dans la guerre. Nous redoutons quelques exactions de la part de ces deux voyous qui ne se sont pas départis de leur superbe. Finalement la colonne reprend la route sans incidents et très tard, nous atteignons le camp externe. Nous passons la nuit dehors parqués dans un petit camp sans avoir touché aucune nourriture.

**21** : Dans l'enceinte où nous avons été parqués hier, nous passons la journée à attendre en vain douche et désinfection mais surtout le ravitaillement. Je suis complètement amorphe comme prostré ; le moral tombe, tiendrai-je ? Le ciel est morne. Le soir, rassemblement avec d'autres transports arrivés comme nous la veille, de Dresde. Nous devons repartir pour Dachau par Prague et **Pilsen**. Cela ne finira donc jamais. On apporte de la soupe. Je réussis à en resquiller ½ litre mais il n'en reste plus lorsque je me présente à la distribution normale. Nous gagnons les quais d'embarquement à 19 h sous la pluie, français mêlés aux russes. Je passe une nuit affreuse, 80 par wagon. Nous sommes une minorité de français mêlés aux russes. Ceux-ci n'ont pas de couvertures. Ils accaparent les miennes. J'essaie de résister ; toute la nuit c'est la bagarre : je n'ai presque pas de place et reçois des coups de toute part. Complètement désarmé, je me laisse aller au découragement et verse des larmes amères. Et d'impuissance je me fais voler mon quart, couvertures, calot.

**22** : Nous touchons finalement un peu de ravitaillement. Malgré l'équipe de coupe-jarrets parmi lesquels je suis, je reçois une portion adéquate : 330g de pain, 50g de margarine, 60g de viande. Le pluie tombe. En intervenant près d'un *Oberscharführer* , je réussis à changer de wagon. Maintenant je suis avec 39 français. Le moral est meilleur, l'atmosphère plus sympathique. Nous n'avons presque pas roulé jusqu'alors.

**23** : Après une nuit humide, nous sommes toujours à 22 km du point de départ. Je fais un bon repas toujours avec la même ration que la veille agrémentée de pommes de terre à la braise que j'ai organisées hier soir dans un wagon proche. Les nouvelles sont bonnes aussi l'espoir renaît malgré des conditions de vie mauvaises. J'ai perdu l'habitude de me laver. Je passe une bonne nuit sans pluie et réussis à dormir. Le convoi fait quelques kilomètres en revenant vers notre point de départ.

**24** : Nous sommes de nouveau à **Moholz**. Toujours mêmes rations. Je réussis à avoir un peu d'eau à boire. La progression alliée continue. Nous attendons patiemment l'issue de notre calvaire que nous espérons proche. Notre bivouac est bon. Le wagon-ravitaillement est réapprovisionné en pain. J'ai réussi à me laver. Quelques chansons avant organisation du couchage.

Décès de Riglos.(note dans petit carnet)

**26** : Nous nous réveillons à **Moholz**.

Portions diminuées : pain	2000 g/7
Margarine	500 g/12
Viande	1kg /18

Inactivité abrutissante, débilite. Il fait très beau temps.

**27** : La situation est sans changement après nuit pénible sans sommeil passée à se disputer des places. Temps ensoleillé. Mitrailage de la gare. Portion améliorée : 500 g de pain, 50 g de margarine, 1 kg/16 de viande. Je fais une bonne toilette et constate ma maigreur extrême. Je suis dévoré par les poux, le cou couvert de lésions de grattage. Je suis extrêmement faible.

**28** : Situation locale inchangée. La portion retombe à 2000 g/6. Toute la nuit, de nombreux coups de feu sont tirés tout près du wagon. J'oubliais : nous sommes gardés par de vrais voyous, jeunes sous-officiers SS d'une école vraisemblablement, de ceux pour lesquels la vie d'un *Häftling* ne compte pas. Ils imposent des punitions sévères à ceux qui omettent de les saluer ou qui posent leurs excréments en dehors de l'endroit prescrit.

Nuit mouvementée. 7 camarades sont exécutés pour un soi-disant vol de pain au détriment d'un *Posten*. Il devient obsédant d'attendre, sans nouvelles dans des conditions monotones, un dénouement qui ne vient pas. Ration normale.

Dans la nuit du 28 au 29, nous partons vers Prague après de longues manœuvres en gare de **Moholz**.

**29** : Vers midi, nous atteignons **Kralupy** où nous passons le dimanche après-midi. La population nous fait un accueil magnifique et nous apporte du ravitaillement. Nous continuons le soir dans un cadre d'apothéose, coucher de soleil magnifique sur la large et profonde vallée sur un des flancs de laquelle serpente la voie ferrée ; sur les pentes, des forêts ; accrochés sur les rochers, de gentils chalets semés dans cette nature enchanteresse. Et tout au long du trajet, l'enthousiasme des acclamations de la population, la communion de cœur entre nous et les Tchèques. Cela frise le délire. J'en ai des larmes d'émotion. A chaque gare, **Liebince**,

**Rostock**, Nasat ?, accueil délirant ; partout douceurs apportées en quantité et dispensées avec une générosité telle que j'ai rarement vue.

Nous passons la nuit à Rostock et le lendemain **30**, c'est à cette station, une débauche de ravitaillement. Les étudiants tchèques font le service d'ordre. Les SS laissent faire. C'est inexplicable. L'issue est imminente, nous dit-on. En Slovaquie, le gouvernement national est proclamé. Une bonne répartition du ravitaillement est réalisée entre les wagons et puis il y a la défense. Les civils nous donnent de toute part. A chaque train qui passe en gare, c'est un flot d'acclamations et de gâteaux, cigarettes, etc... Je n'ai pas connu une telle joie et de telles satisfactions gastronomiques depuis mon arrestation. Nous trouvons des amis tchèques qui parlent français. L'un d'eux a son père à la Légion au Maroc.

Les malades sont très bien soignés et hospitalisés. Ils ne continueront pas le voyage avec nous. Les morts, car il y en a malheureusement encore, sont respectés et mis en bière.

A 15 h, nous gagnons Prague où nous devons rester et attendre la libération, être désinfectés, nettoyés. Nous nous arrêtons avant Prague dans une gare de la périphérie où un dispensaire est installé qui reçoit un grand nombre de malades. Nous sommes presque libres, circulons à loisir fêtés par la population qui nous charge les bras. De nombreux camarades, dont les Tchèques détenus en partie, partent en camion. Mais le train doit repartir pour atteindre le camp, notre destination. Je remonte donc en wagon. Beaucoup de camarades ne peuvent monter, dispersés à droite ou à gauche. Comme ils ont été bien inspirés ! Nous traversons Prague sous les ovations. A la tombée du jour (gare Hiversen), nous dépassons la ville et roulons pendant la nuit. Je fais une indigestion. Nous attendions avec confiance la fin des hostilités prévues pour le mardi à 18 h.

**Mardi 1<sup>er</sup> mai** : Quelle douche écossaise ! Au lieu d'être accueillis à Prague et hébergés, nous avons dépassé la ville d'une quarantaine de kilomètres. Nous n'avons pas un gros stock de ravitaillement ; nous ne voulons pas gaspiller puisque nous prévoyons que les jours suivants ne seraient pas tels les 29 et 30. D'autre part, nous nous étions solidarisés entre les 35 français du wagon et avons mis tout en commun. Or un gros pourcentage de camarades s'étaient très mal défendus.

Au matin du 1<sup>er</sup> mai, nous sommes donc dans une petite gare peu sympathique, pas de maisons proches (nous savons ensuite être située en plein terrain militaire). Près de notre convoi, un train militaire SS lesquels se montrent peu sympathiques et abattent quelques *Häftling* qui organisaient des pommes de terres. Nous quittons la gare pour aller se ranger sur une voie unique en pleine campagne à 1 km de là. La voie est au flanc d'un léger mouvement de terrain en haut duquel apparaît un village en contrebas des forêts de sapins coupés de cultures.

Rendus confiants en leur destinée par les deux jours passés, bon nombre de prisonniers se dirigent vers le village, vont et viennent sans que nos *Posten* ne disent rien. Je me mets en route pour le village avec Pierrot\*, Dédé la musique, Raoul\* et Roger\*. Nous avons de l'argent, déjà à Prague. Nous voulons donc essayer d'acquérir quelque nourriture, laitage ou gâteaux, etc...

Nous vaquons dans le village pendant que Raoul et Roger sont allés dans une ferme. Nous recevons un peu de café au lait d'une brave femme. Sur la route qui coupe le village, nous rencontrons des voitures SS. Pierrot nous encourage à rentrer craignant quelques exactions des voyous. Un de nos *posten* nous y encourage également.

Nous reprenons donc le chemin du convoi avec un peu d'eau. A peine avons-nous atteint la crête de la colline en longeant une ferme, qu'une mitraille nourrie éclate derrière nous dans

tout le village. Nous dévalons la pente à toute la vitesse de nos jambes avec d'autres *Häftling* qui rentraient comme nous et des *Posten* aussi.

Les balles nous sifflent aux oreilles. Lorsque j'attends le train, je me retourne et vois une ligne de voyous en costume camouflé, mitraillette au poing, déployés en tirailleurs. Nous attendons en vain le retour de Raoul\* et Roger\* puisque les quelques cinquante *Häftling* qui circulaient dans le village lorsque nous l'avons quitté, ne regagneront pas le convoi. Nous imaginons facilement le sort qui fut le leur. Cependant les deux camarades, s'ils étaient dans une maison tchèque, ont peut-être pu laisser passer la tourmente et rester planqués. Le temps est sombre et nous regrettons amèrement de n'être pas restés à l'oasis de la veille.

Les négociations entreprises n'auraient-elles pas abouti ! Je suis, pour ma part, très inquiet.

**2 mai** : Lorsque nous nous éveillons, le cadre nous apparaît bien inattendu.

Dans la nuit, il est tombé une épaisse couche de neige. Nous sommes transis de froid et d'humidité dans nos wagons découverts. La neige commence à fondre immédiatement. Les brigands locaux encadrent le transport d'une ligne de *Posten* en tenue de campagne et mitraillette au poing. Il y a cependant la possibilité de faire des corvées de paille. Nous organisons également quelques kilos de pommes de terre pour notre petite communauté : René, Pierrot, Clément.\* Un jeune officier SS passe souvent le long du convoi. Vache d'une façon raffinée, il oblige ceux qui omettent de le saluer ou le saluent incorrectement, à se rouler, à se coucher dans la neige fondante mêlée d'excréments.

Nous sommes ignorants de tout. Le ravitaillement diminue. Il n'y a plus de distributions officielles depuis le 29. Nous faisons une soupe au pain sucré pour nous réchauffer un peu. Nous égarons des regards d'envie sur les stocks encore considérables que possèdent Russes et Polaks prévoyants.

**3 mai** : Rien de nouveau, mais plus de ravitaillement. Nouvelle chute de neige demi fondue. Les abords du train sont un véritable borborygme. Il est question que nous quittions l'endroit. Les bruits les plus divers circulent.

Retour à Prague : nous serons remis à la police tchèque et répartis dans le village (100 par bourg) après tirage par nationalité

Ou bien encore

Nous continuerons vers un camp situé au delà de la frontière du Protectorat.

Il suffit de ces bruits pour entretenir l'espoir. A 2 km de **Benesov**, nous sommes regroupés à 70 par wagon et libérons ainsi beaucoup de wagons. J'organise une boule de 2 kg dans le sac d'un Polak encore largement pourvu. Je fais à suivre à René\* et le larcin se trouve en moins de temps qu'il faut pour le dire, dans le paquet de paille qu'affûte Clément\*, à l'autre bout du wagon. La victime s'en aperçoit de suite et m'accuse mais il lui est impossible de prouver ma culpabilité. Si bien que tout les quatre, nous nous payons immédiatement le luxe de 500 g de pain.

**4 mai** : Toujours au cantonnement

De la désolation. Les Polaks et les Russes sont encore largement pourvus, mais aujourd'hui le ravitaillement est organisé par les civils. Des denrées dues à la sympathie de la population, à sa charité, sont arrivées de Prague. Nous touchons du pain blanc et noir, une soupe délicieuse, quelques pommes de terre, du café, rhum. Je suis rassasié et rasséréné par le beau soleil

d'abord et puis par le fait de la présence des gens de Prague. Cela me semble être une garantie vis à vis des SS.

**Samedi 5 mai** : Avons souffert toute la nuit des exactions russes. Un peu abattu, les nerfs cédant un peu surtout en raison du manque de repos. Ravitaillement satisfaisant, mieux organisé que la veille, de même provenance mais pluie continue. Je suis malade, froid et toux.

**Dimanche 6 mai** : Nous avons passé la nuit sous la pluie ainsi que la matinée. Supporterai-je l'épreuve jusqu'au bout. Je fais ma toilette à la source et cherche mes poux. J'en ai une telle quantité qu'il est impossible de les trier tous.

On parle du tirage par nationalité dont il avait déjà été question.

Le ressort n'est peut être pas brisé, mais sérieusement détendu. Je ne pense plus à organiser. Je me laisse sombrer petit à petit dans une inaction indifférente, une espèce de paralysie morale, ce qui deviendrait vite physique. Là-bas à Guérigny, (lieu natal) c'est la fête. Comme on doit m'attendre ! Mais je ne veux pas décevoir leur attente. Je veux tenir le coup et rentrer. Cela ne peut pas beaucoup tarder maintenant. Nous ne touchons aucune nourriture. Le soir nous roulons. Les cœurs sont tendus. Nous allons vers la gare, donc en direction de Prague. Malheureusement, nous nous arrêtons à celle-là. (celle du 1<sup>er</sup> mai)

**7 mai** : Les brigands sont toujours là, postés sur le talus qui surplombe le train. Ils signalent d'ailleurs leur présence par une débauche de coups de feu, lesquels coûtent la vie à de nombreux camarades. Un jeune russe accoudé sur le bord de notre wagon pour aller au WC est aussitôt ajusté par un *Posten* qui lui tranche la gorge d'une balle de fusil. Il tombe mort mais la balle continue son trajet à l'intérieur du wagon où elle fracasse l'épaule de Mège\* pour blesser encore 2 Polonais. (Note petit carnet Etienne Mège qui mourra des suites de sa blessure à l'hôpital de **Ceské Budejovice** le 16 mai.) Nous nous tenons silencieux et immobiles. L'inquiétude se lit sur nos visages. Pourtant nous pouvons, un peu plus tard, sortir des wagons. J'organise quelques pommes de terre dans un remblais d'ordures où voisinent excréments, viande avariée, bouteilles vides. Nous mangeons les pommes de terre crues avec un peu de sel : nous n'avons pas de bois pour les cuire. Plus tard, Pierrot\* trouvera un peu de goudron. Nous pouvons donc faire une petite soupe d'épluchures à l'eau croupie. Il fait un temps magnifique. Nous dormons entre les rails d'une voie libre et parlons cuisine. Nous nous proposons René, Henry\*, Boulay\* et moi. Allons-nous rouler ?

**8 mai** : Nous avons roulé toute la nuit sans, bien entendu, qu'il y ait eu aucune répartition de ravitaillement. Nous continuons à rouler toute la journée pour **Nenmost, Budejovitz Kaplitz** (je m'excuse auprès de mes amis tchèques de ne pas utiliser les noms tchèques que j'ignore). Nous traversons des sites magnifiques.

Je suis perché sur le faite du wagon en vue d'organiser. La population est à nouveau accueillante et généreuse à **Budejovice**. Je reçois un peu de pain. Quel réconfort ! Nous ne nous expliquions pas que toutes les maisons soient pavoisées aux couleurs nationales. Beaucoup d'*Häftling* quittent le train pendant la matinée sautant pendant la marche.

Finalement nous sommes arrêtés avant **Kaplitz**. Nous croisons là des soldats tchèques de la Wehrmacht désarmés qui rentrent chez eux, renvoyés par les Américains nous disent-ils, lesquels sont à 10 km. 2 chasseurs survolent notre train. Nous ne comprenons pas encore pleinement. Puis nos *Posten* préparent armes et bagages, se groupent après avoir arraché leur insigne de la SS et quittent le convoi sans tambours ni trompettes. Après avoir organisé

réipients, pommes de terre, nous partons vers la gare qui est proche. Nous organisons deux pains de margarine, recevons des cigares de soldats tchèques. La guerre sera terminée ce soir à minuit.

Les combats sont terminés. Tout est paré pour nous accueillir dans les villages avoisinants. La région était tenue par l'armée Vlassov (20 000 h) qui ont laissé faire et nous accueillent d'ailleurs bien.

Nous prenons à pied la route de **Budejovice** les quatre inséparables : René, Pierrot, Clément et moi. En chemin nous parlons à des PG. Nous échangeons nos cigares contre pain et margarine et faisons un bon repas sur le bas côté de la route. Nous ne mesurons pas notre bonheur et chez nous là-bas. Nous nous arrêtons une 2<sup>ème</sup> fois pour faire une bonne soupe avec produits donnée par Russes Vlassov et un plat de pommes de terre.

Le jour commence à décliné lorsque s'arrête sur le bord de la route près de nous une colonne de véhicules allemands parmi lesquels il y a des brigands en armes. Pierrot le premier s'inquiète et planque masques à gaz et gamelles. En réalité, aucune exaction n'est à craindre et nous apprenons par eux les modalités exactes de la cessation des hostilités. Nous reprenons la route à pied mais il y a encore loin jusqu'au village.

Nous avisons heureusement une carriole avec laquelle nous arrivons au bourg à 9 h30.

**L'organisation manque. Nous faisons la queue sur le terrain de sport en vue de faire enregistrer nos noms en français et matricule. Mais la nuit est complètement tombée et nous réussissons à avoir une pleine carriole pour atteindre Rimov très tard.** Nous y recevons en arrivant une bonne soupe et du pain blanc, puis nous passons une mauvaise nuit dans une grange. Nous souffrons d'indigestion latente. Je fais également de la fièvre.

**9 mai** : Aurore magnifique. Nous montons au village où toute la population est sur pied pour nous servir un petit déjeuner champêtre dans le jardinet d'un des restaurants. Charmant accueil. Je fais une bonne toilette, mais qui n'est malheureusement pas une désinfection et troque mon costume contre un costume civil, un peu disparate mais enfin avant d'avoir changé de costume, nous avons obtenu d'un étudiant tchèque parlant français (VIĚK Václav?) de nous prendre en photo. Ce sera un souvenir de valeur. de gauche à droite Clément Verfaillie, Georges Raynaud, René Raoux, Pierre Lebert  
Prise le 9 mai 1945 à Rimov. Nous sympathisons avec lui dès le premier abord et échangeons



Rožnov u  
Českých. Budejovic.  
10-5-45.  
on peut enfin dormir!!!

nos adresses. Je prends plusieurs repas légers : nouilles ou semoule au lait, café au lait avec pain blanc, lait caillé et croissant et beurre. Je me fais inscrire comme malade et gagne la gare en car. Là, nous attendons le train qui doit nous emmener à Budejovice. Il arrive très tard 11 h. Les malades occupent des wagons spéciaux : 20 ou 30 par wagon. Arrivés à **Budejovice**, une voiture nous conduit à l'hôpital où, après une visite sanitaire, nous sommes tous les 4 acceptés à 3 h du matin. Après un bon bain, nous nous trouvons dans un bon petit lit blanc, quelle sensation ..... oubliée !!  
Les petites sœurs s'empressent.

10 mai : 8 h réveil. Le ciel est magnifique. La chambre est calme, claire, présidé par le Christ. Il y a bien encore un peu de désordre après le départ des soldats allemands qui occupaient précédemment.

Les menus sont lactés, légers avec petits pains blancs.

Nous recevons la visite de deux Français-*Häftling* accueillis par des civils. Ils nous apportent pain, pommes, papier à cigarettes, allumettes. Je me fais raser et dégager les cheveux. Nous avons la visite du prêtre. Je passe à la radio. Le docteur Ledvinka diagnostique une tuberculose pulmonaire. ( ajout du petit carnet) Le résultat ne me surprend pas outre mesure mais m'ennuie un peu sans me décourager. Mais enfin, je suis bien vivant après avoir vu la mort de si près et si souvent. Il fait un temps splendide. Je me promène un peu dans les jardins de l'hôpital merveilleusement ensoleillés, parfumés, calmes. Je retrouve les Mège\*, Marcel\*, Fischer\*. J'ai vu



passer des Russes. Le prêtre vient et promet confession et communion.

**11 mai** : Je fais une petite promenade avant midi. Arguant de mon grand appétit, j'obtiens le régime D. Chaque matin, le docteur passe et donne les indications pour les soins. Nous sommes très bien suivis. Nous recevons la visite du Dr Ledvinka\* lequel a fait ses études en France et passé trois à Nîmes. Nous pouvons, nous dit-il, écrire. Il postera nos lettres. Il nous promet nourriture et livres. Nous parlons longuement avec lui de divers sujets. Il est très sympa et intéressant. Je continue la mise à jour de mes notes. Très tard, notre ami revient avec 5 kg de pain et 2 kg de sucre. Le lendemain, il nous apportera de l'excellent savon. Il repart à la nuit sans emporter nos lettres qui ne sont pas achevées.

**12 mai** : Plus faible que les jours précédents avec une température plus élevée. Je suis irascible, obsédé par l'envie de manger. Etant au régime D, je ne reçois pas plus que ceux qui ont B ou C.

Notre ami revient prendre notre courrier. Je n'ai décidément pas de chance. Mes 3 camarades changent de chambre (223). Je reste seul parmi Russes et Polaks. Dr Ledvinka \*prend chez lui Jojo\*, Mège\*(Jojo Mège?) et un autre camarade. Ils ont de la chance.

J'attends en vain le prêtre. Je pensais me confesser et aller communier demain matin en entendant la messe.

**Dimanche 13 mai** J'ai un peu de fièvre 38,3°. Pour petit-déjeuner, je mange une soupe au pain sucré. Je loupe la messe en ignorant l'heure et l'emplacement de la Chapelle. Je communierai pour la pentecôte. Mes trois camarades changent encore de chambre. Je suis bien isolé et n'ai aucune visite de la journée. Je ne fais pas trop de chemin à cause de ma température. Toute la journée Radio Prague diffuse les manifestes nationaux et inter-alliés de la capitulation. L'Ambassade de France fait savoir aux prisonniers politiques de se signaler afin d'être centralisés et rapatrier immédiatement.

Tard après dîner, je vais voir Pierre\*, échangeons nos adresses.

L'aumônier passe, je lui demande la confession.

**Lundi 14 mai** La radio tchèque diffuse un message en français issu du Comité de rapatriement formé à Prague qui comprend un sénateur et diverses autres personnalités. Le comité dit la reconnaissance des détenus français à la Tchécoslovaquie pour son accueil enthousiaste, sympathique et dévoué.

Je reçois la communion et me repose en prenant de temps en temps de petites collations lactées. J'ai moins de température 37,3°. Mes camarades viendront-ils me voir aujourd'hui. Ils m'oublient un peu et puis je suis si isolé parmi Russes et Polaks !

**Mardi 15 mai** Je n'ai pas dormi de toute la nuit. J'ai l'estomac un peu embarrassé. La température demeure voisine de 38°. Je prends un bon bain et fait une véritable désinfection pour éliminer les derniers poux.

Depuis 3 jours, Clément\* n'est pas venu me voir alors qu'il se promène dans les jardins. Il est beaucoup plus préoccupé de quitter l'hôpital pour aller chez des civils. Je fais un petit tour. Mège\* est très faible. René\* et Pierrot\*, toujours « diarrhéiques » gardent le lit. Je reprendrais l'habitude de faire de petites promenades. A demeurer au lit, on s'ankylose et on s'affaiblit. Visite d'un Tchèque parlant français. (Leon Bata?) Il doit revenir demain. Il est de plus en plus question de rapatriement. Il y a un comité à Prague.

Ce soir, m'a-t-on dit, des transports partent de Budejovice pour Prague.

**16 mai** Je vais d'abord à la première messe du matin (6 heures). Quelle fraîcheur de voix dans l'exécution des cantiques. Toujours pas de visite, aussi au début de l'après-midi je vais voir mes voisins lesquels m'ont fait inscrire auprès de Fischer\* pour un départ imminent. Ils me parlent de samedi. Pourrai-je partir avec l'unanimité des docteurs de mon service. Fischer\* me prête Aziyadé de Pierre Loti. Je n'ai pas très bon moral : nostalgie de la France, inquiétude quant à ceux et ce que j'y retrouverai... Il faut à tout prix que je rentre. Je serai parmi les miens. Je pourrai manger une nourriture plus adaptée. J'ai envie de viandes et d'abats grillés, de soufflés, de poisson au beurre ou en sauce normande, d'œufs, de laitages (crème ou fromage blanc), de fruits, de porridges, de crème au chocolat, de confitures et marmelades.

**Jeudi 17 mai** Je pleure des larmes amères et suis découragé. Le docteur m'a interdit les longues promenades au moment du soleil, seulement ½ heure le soir. De plus, me voilà aussi

avec la diarrhée. Je reste donc au lit tout le jour et je vois Clément et Jojo qui ne s'arrêtent que deux minutes. Ils m'apprennent le décès du père de Jojo\*. Triste journée décidément. L'effectif de la chambre est à peu près complètement renouvelé. Je suis toujours seul de Français.

Après mauvaise journée, mauvaise nuit avec allers et venues aux WC et longues insomnies.

**18 mai** Aurai-je des visites ? Je voudrais bien savoir quelque chose quant au départ prévu, ou avoir des nouvelles de France. La journée s'achèvera sans rien de tout cela. Tout l'après-midi, un violent orage m'apaise les nerfs. Je suis calme, moins agacé, le moral est meilleur. Mais à quand le retour. Ou la Croix Rouge est vraiment négligente ou il se passe quelque chose que je ne peux plus comprendre. Depuis 10 jours que je suis ici ainsi que de nombreux français, pas une visite de la CRF, pas un colis, pas une communication qui vienne d'elle. Pourtant je l'attends une inquiétude fébrile. Pourtant il y a eu des départs vers Prague. Dans quelles conditions ? Je ne puis le savoir. Décès de Pierre \_\_\_\_\_ ?\*.

**Samedi 19 mai** Je quitte l'hôpital. Le docteur eût préféré que je diffère de quelques jours. Ma hâte de rentrer est plus forte. Je gagne donc le camp en camion (sous la pluie) avec 7 Français dont Fischer\*. Bonne nourriture au camp mais manque complet d'organisation. Bonne nuit. La pluie continue, torrentielle, toute la nuit.

**Dimanche 20 mai** Nous prenons l'omnibus de Prague à 13 h45 avec un maigre repas, le repas normal n'étant pas encore prêt. Il eut été pourtant royal. Les autorités tchèques nous prescrivaient d'aller à Linz et Wien mais il n'y avait pas d'autres trains que celui de Prague. Voyage fatigant. Arrivons en gare principale de Prague à 9 h. Allons à la Croix Rouge car Fischer est très fatigué. Nous devons le laisser à la Croix Rouge et il sera hospitalisé. Nous dînons et allons nous coucher à un centre où il y a peu de places, pas de couverture. Je passe une très mauvaise nuit. Au lever, nous allons prendre un excellent petit déjeuner à la Croix Rouge de la gare puis Croix Rouge Française (rue Stéphan). On nous affecte à un Centre. Je vois le docteur. Bon accueil. Encore peu d'organisation.

Nous venons ensuite à notre Centre. Repas dont je profite peu puisque trop fatigué. Tout l'après-midi je me repose et excellente nuit.

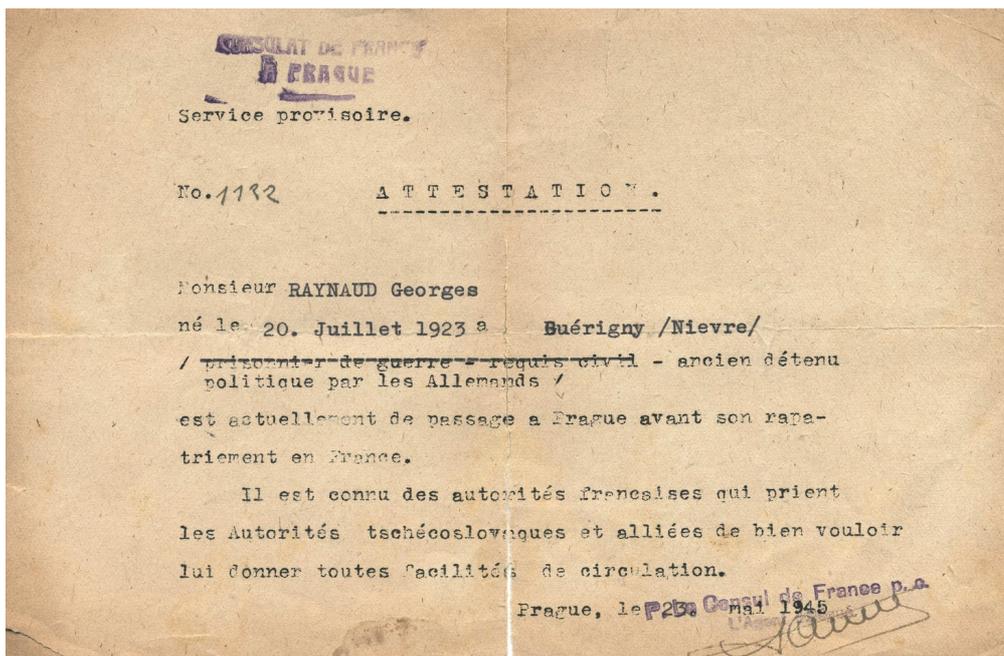
### **Lundi 21/05 et toute la semaine :**

Je ne m'éloigne guère de Polskalska parce que très faible et sérieusement incommodé par la diarrhée contre laquelle charbon, \_\_\_\_\_, opium sont à peu près inopérants. Les malades ne sont pas très sérieusement suivis. Je passe la radio le jeudi. Je trouve, près du radiologue, un gros réconfort. Il me confirme mon infection mais me conseille.

Je fais équipe avec Auffranc\* et Kuntz\*.

Le samedi me sentant plus costaud, je vais à la Croix Rouge Tchèque. Il faut revenir lundi. Je n'ai pas de veine. Dans la semaine, j'ai retrouvé Raoul\* et Clément\*, arrivés de Prague comme nous et logés à Polskalska. Nous sortons ensemble un après-midi, le vendredi si mes souvenirs sont exacts, pour essayer de toucher 200 couronnes à l'Institut. Malheureusement, le payeur vient avec une serviette vide et nous congédie. Nous passons tous les deux Auffranc voir la dame du magasin qui nous donne de quoi nous « retaper » (même un peu de ce bon vieux chocolat Meunier).

### **Dimanche 27 mai et lundi 28**



Je passe ces deux jours sans beaucoup bouger du lit. Je n'ai pas très bon moral, si faible avec cette diarrhée inguérissable, et des vomissements fréquents. Tiendrai-je ? Pourtant sur intervention des camarades de chambre, l'infirmière s'occupe de moi beaucoup plus assidûment. Il y a toujours de vagues bruits de rapatriement mais aucun n'est bien solide.

**Mardi 29 mai** Je descends comme tout le monde à la salle de cinéma où nous recevons des reproches émanant des tchèques à cause de notre négligence et de la mauvaise tenue des locaux. Il est pénible de se voir rappeler à l'ordre pour quelques fauteurs de désordre indésirable.

On parle encore de rapatriement sous le manteau, en tout cas départ prochain en Chemin de Fer pour **Pilsen**. A cet effet, les femmes, les premières, passent une petite visite. Je regagne ma chambre après avoir passé la visite sérieuse. Le docteur m'ordonne du lait et encore de l'opium, de la \_\_\_\_\_. A peine suis-je recouché, presque seul dans la chambre, qu'un des scribes du bureau entre en trombe. Il complète une liste de 100 sur laquelle il y a d'abord les femmes, pour constituer un convoi qui doit partir immédiatement en train pour **Pilsen**. Je me fais évidemment inscrire. Les sont aussi Moreau\*, René\* (Moreau René), Pierre\* et Verfaillie\*. Nous devons être prêts à 11 h. Finalement le retard s'accumule. L'infirmière monte me voir et m'interdit de partir. Je suis consterné, désespéré. Je dois attendre un train sanitaire qui sera formé dans 8 jours. Malgré tout je pars à 4 h comme un brave, les jambes un peu faiblantes. Nous gagnons à pied la gare de marchandise qui se trouve sur l'autre rive de la Moldau. Nous recevons quelques vivres et attendons au soleil plusieurs heures avant d'embarquer. Pendant ce temps, embarque dans le même train, un grand nombre de travailleurs libres. A 8 h nous partons à 4 dans un compartiment de wagon métallique SNCF. Bon voyage et bon sommeil.

Atteignons Pilsen dans la nuit. Débarquons au matin, accueillis par des officiers français, lesquels nous disent : « vous prenez maintenant l'avion ». Nous attendons dans la cour de la gare. Tous les travailleurs partent en camion pour une étape longue après laquelle, ils reprennent le train. L'attente ne nous paraît pas longue parce qu'il y a dans la gare des PG

Boches qui déblaient les résultats d'un bombardement, dans la poussière. Les sentinelles américaines les font fonctionner sérieusement.

Finalement des camions nous conduisent à l'aérodrome où nous passons une journée torride à attendre les zincs qui finalement ne viendront pas. On nous conduit donc à un terrain de sports où nous couchons dans la paille d'une écurie. Il fait toute la nuit un orage terrible. Il y a bien des distributions de nourriture mais je ne m'y intéresse pas.

**31 mai** Triste journée que nous passons à attendre, dans notre écurie, un départ possible. Non, décidément, ce n'est pas aujourd'hui. On nous emmène donc dans un camp mieux installé. Comme j'ai pris froid sans couverture la nuit précédente, je me fais hospitaliser à l'ambulance américaine dès en arrivant. J'y passe une bonne nuit, bien soigné, avec une nourriture appropriée.

**Vendredi 01 juin** Vers 11 h, je vois de mon lit atterrir les appareils français. Les camarades viennent me chercher à la hâte. J'ai à peine le temps de m'habiller pour suivre Clément. Nous prenons le camion pour l'aérodrome sous une pluie d'orage très violente, pluie et grêle. Je n'ai vraiment pas de chance. Nous atteignons l'aérodrome à vive allure. Il y a 6 avions pour Bron (Lyon), DC3 (UNRA) ajout du petit carnet et 1 qui emmène des malades couchés à Paris.

Je monte dans le 1<sup>er</sup> pour Lyon. Nous décollons à 3 h20 pour faire essence 1/2 h à Colmar et atteindre Bron à 7h 25. Bien accueillis, fleurs, honneurs rendus par détachement de l'air.

Je me fais immédiatement hospitaliser. On me dispense un chocolat excellent. J'envoie un télégramme. Je suis sérieusement ausculté par un médecin militaire et pars en ambulance pour l'hôpital de la Croix Rousse où nous arrivons à 9 h.

04 juin Depuis 3 jours déjà à la Croix Rousse.

**HOPITAL DE LA CROIX-ROUSSE**  
Grande rue de la Croix Rousse, n° 93  
**LYON**

**Hôpital d'Isolement**  
Maison de Convalescences pour Hommes

Adresser la correspondance  
à l'Hôpital de la Croix-Rousse

Téléphone : B. 90-24

HOSPICES CIVILS DE LYON

Lyon, le 11 juillet 1945

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DES PRISONNIERS, DÉPORTÉS ET RÉFUGIÉS

## CARTE DE RAPATRIÉ

(1) Catégorie		(2) Date d'arrivée en Allemagne	
(3) Dernier lieu de détention ou de travail en Allemagne			
(4) Nom	(5) Prénoms	(6) Sexe	(7) Date de rapatriement
(7) Pseudonyme	(8) Etat Civil	(9) Profession	(10) Lieu de naissance
(10) Date de naissance	(11) Lieu de naissance	(12) Nom du Père	(13) Nom de la Mère
(14) Nationalité d'origine	(15) Nationalité actuelle	(16) Lieu de naturalisation	(17) Date de naturalisation
(18) Nom et adresse de la personne chez qui vous vous rendez		(19) Pièces d'identité produites	
(20) Bureau de Recrutement		(21) Classe de mobilisation	
(22) Classe de mobilisation		(23) Grade	
(24) Position militaire au moment du départ en Allemagne			
(25) Dernière affectation militaire en France			

MAISON DU PRISONNIER  
 MAISON DE DÉPÔTÉ DU RHONE  
 MAISON DE RÉTAVIAT  
 MAISON DE DÉPÔTÉ DU RHONE  
 MAISON DE RÉTAVIAT

PHOTO  
 4x4  
 24 AOÛT 1946

**MANDATÉ**  
 sous No. ....  
 reçu Vactaire  
 le 16 Mars 1945

Le Rapatrié a REÇU :  
 1000 Frs prime  
 2000 Frs Av. sur Marks  
 VÊTEMENTS  
 1847  
 1575 g  
 0821391

## QUELQUES REFLEXIONS... DES ANNEES PLUS TARD

Mes notes, difficilement crayonnées à la sauvette dans les conditions épouvantables d'alors, ne fournissent qu'un canevas (date, itinéraire, étapes).

Je n'y ai pas retrouvé, en les déchiffrant, l'amplitude extraordinaire de nos variations de moral entre l'extrême découragement et l'enthousiasme.

Par contre j'ai bien reconnu cette préoccupation exacerbée de la nourriture.

Mes souvenirs, beaucoup plus précis mais discontinus, ont ressurgi, sans doute stimulés par le décryptage de mes notes. En particulier cette journée du 9 Mai où nous nous demandions comme nous pourrions sortir de ce guêpier. Nous avons d'abord aperçu les maisons pavoisées aux couleurs nationales, puis après l'arrêt du train à une halte près de **Kaplice**, nous avons rencontré les partisans tchèques, des soldats de l'armée Vlasov qui avaient changé de camp.

Autre souvenir marquant, celui de la qualité de l'accueil par la population du village de **Rimov** où je suis revenu 40 ans après avec un ami tchèque de **C Budejovice** que j'avais connu ce 9 Mai 1945.

C'est à **Rimov** que les villageois ont trouvé les moyens de nous habiller en civils après avoir brûlé notre costume rayé qui était envahi de poux. J'ai seulement pu récupérer mon numéro matricule.

A **Rimov**, nous avons été vraiment dorlotés.

## ÉTAPES DE LA DÉPORTATION – ETAPPEN DER DEPORTATION

- 19.06.44                      Paris, Fresnes
- 15.08.44 →21.08.44      Fresnes, Pantin, Nanteuil-Saacy, Epernay, Nancy, Saarbrücken, Mainz (Mayence), Frankfurt am Main (Francfort), Weimar, Buchenwald
- 04.09.44 →07.09.44      Buchenwald, Weimar, Gotha, Frankfurt am Main, Koblenz (Coblence), Dernau, Lager/camp "Rebstock" (Marienthal)
- 25.11.44 →02.12.44      "Rebstock", Ahrweiler, Remagen, Gießen, Erfurt, Artern

### Todesmarsch/ marche de la mort

- 05.04.45 →08.04.45      Artern, Roßleben, Naumburg, Zeitz, Rhemsdorf, (100 km) zu Fuß/ à pied
- 09.04.45→12.04.45      Rhemsdorf (Judenlager/ camp de juifs)
- 12.04.45→13.04.45      Rhemsdorf, Marienberg
- 14.04.45→15.04.45      Marienberg
- 16.04.45                      Marienberg, Reitzenhain, mit dem Zug / en train



Le 14 octobre 1946 il épousa Micheline Darcy à Guérigny, lieu où il est né et a passé son enfance.

A aucun moment il éprouva de la haine envers les Allemands. Ses trois enfants, Martine, Sylvie, Michel apprirent l'allemand en première langue et eurent des contacts avec l'Allemagne.

Il s'engagea pendant de longues années au sein d'Amnesty International.

Il mourut le 23 février 2005 à son domicile Clamart (Haut de Seine), sa femme le suivit le 27 janvier 2018 à l'âge de 93 ans.

**REGISTRE DES PERSONNES (environ 70)**  
**croisées ou mentionnées dans son carnet d'adresses**  
**par Georges RAYNAUD**  
**pendant son internement et sa déportation**

Les renseignements sur chacune d'entre elles ont été collectés sur différents sites Internet français.

Entre autres

Livre mémorial de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation.

Fondation pour la mémoire de la déportation

<http://www.bddm.org/liv/details.php?id=I.172>.

<https://dora-ellrich.fr/15-aout-1944/>

Service historique de la Défense

[https://x-resistance.pagesperso-orange.fr/fondsxr/Deneri\\_2.pdf](https://x-resistance.pagesperso-orange.fr/fondsxr/Deneri_2.pdf)

les morts dans les camps

Les N° de matricule à 5 chiffres commençant par 77 signalent les déportés du convoi du 15/08/1944 au départ de la Gare de Pantin à Paris (75) à destination de Buchenwald (par le convoi I 264 parti de Pantin. (suite à la grève insurrectionnelle des cheminots les départs de Compiègne et de la gare de l'Est sont devenus impossibles et le départ de ce convoi initialement prévu le 12 août est retardé au 15 ) Le convoi I 264 est un des plus importants en nombre de détenus et part pour le camp de BUCHENWALD .

*Ce modeste travail contient certainement des erreurs dues à des problèmes d'orthographe dans la transcription ou dans l'homonymie de certains patronymes. Il n'a pas de prétention historique et n'est conçu que comme une base de recherches pour un travail plus scientifique et approfondi.*



**AUFFRANC Lucien** 01.05.1911 St Etienne  
matricule 42804, déporté du camp de Flossenbürg  
Libéré le 08.05.1945 à Hradischko, camp de concentration situé à une vingtaine de km de Prague  
Adresse : 9 rue de la sablière St Etienne

**BATA Leon,**  
professeur en retraite, Marianská 3, České Budějovice

Soldat Franz **BERGER**, et ? du QG n°21 caserne Barhot Metz

**BERMAN Henri** 26.03.1900 Radom, Pologne  
matricule 77000  
allias Ricou et faux nom Henri Bertin  
naturalisé français  
Ingénieur à Grenoble  
disparu entre le 16 et le 20 avril 1945  
+ le 16.04.45 à Marienbourg  
plus d'informations :  
livre de Jean Marc Binot, Bernard Boyer *Nom de code : BRUTUS*

**BLIN Jean Léon, Louis** 08.03.1921 Gagny (Seine-Saint-Denis)  
Matricule 76914  
Dora (Ellrich), Heinkel, Sachsenhausen  
décédé en déportation courant avril 1945 aux environs de Bernau (Allemagne)  
[JO2008p16213-1621](#)

**BLUR Marcel**  
Adresse : 72 rue du Coteau, Athis-Mons (C ?)

**BONNARD Henri, Julien** 07.01.1913 Folembray (02)  
matricule 77036.  
A Dernau dans la même équipe que GR, Jean Dagard, Henri Martin, Clément Verfaillie, Albert Roussel  
Dossier individuel des déportés et internés résistants : AC 21 P 712920  
Adresse : 56-8 rue du Théâtre, Paris  
SVF 6507 VAV 0299

**BOULANGER Louis** 17.06.1902 Dieppe 76, abattu le 16 avril 1945 à Reitzenhain-Marienberg, Saxe, Allemagne ;  
  
matricule 77892  
Ingénieur, chef d'exploitation à la Société de Distribution d'Électricité de l'Ouest (SDEO) à l'Aigle (Orne) ; arrêté le 09.07.1944 emprisonné à Alençon, puis à Fresnes pour faits de résistance  
Fut affecté à Dernau dans la même équipe que GR, Henri Bonnard, Jean Dagard, Henri Martin, Clément Verfaillie, Albert Roussel, Riglos  
  
Adresse : Dr S.D.E.R Laigles, Orne  
  
plus d'informations sur : <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/?article191497>

**BOULEY Henri** 30.09.1906 Paris  
matricule 77028,  
libéré le 08.05.1945 à Artern  
Adresse : 5 boulevard d'Indochine Paris 19ème

matricule 77028  
nom de code Pionnier (Réseau Brutus) salarié d'Air France, ancien membre de la confrérie Notre Dame et de l'OCM  
a remis un document journal de 34 pages en possession des archives de GR  
plus d'informations  
livre de Jean Marc Binot, Bernard Boyer *Nom de code : BRUTUS*

**BOURGEOIS Marcel** 26.08.1902 Le Pré-Saint-Gervais (Seine)  
matricule 77079 passa par Dora  
+ 4.03.1945 à Nordhausen, en même temps que Corroyer

**BOURHIS Roger Marceau** 22.06.1927 Paris (75)  
matricule 77237  
+ 16.04 1945 à Reitzenhain (Tchécoslovaquie)

**CHARLES Henri cf Toulouse**  
Adresse : 36 rue des Marchands, Toulouse  
rien trouvé

**CHESTER A** franco-américain ?évadé pas dans le dernier train pour BU  
rien trouvé

**CORROYER Guy Louis Faustin Maurice** 17.04.1923 à Amiens Somme (80)  
matricule 77210  
+ le 5 mars 1945 au camp d'Artern (en même temps que Bourgeois)

son père : CORROYER Jean, résistant de la première heure fut abattu le 6 août 44 devant son magasin.

Une place de Clermont sur Oise et une rue de Mouy ( Picardie) portent son nom.

sa mère : CORROYER-EMIELOT Léonie - Claire Zélia née le 6 novembre 1898 à Albert (Somme) fut déportée et mourut au Camp de Concentration à Ravensbrück le 15 mars 1945

**DAGARD Jean** 14.04.1908 à Vallon-en-Sully (03)+ Montluçon le 26.12. 1975  
matricule 77309  
arrêté à Paris le 6.07.1944 avec son beau-frère **Jean Evesque** pour faits de résistance (repérage de terrain d'atterrissage, puis transmission de messages de et vers Londres)  
De là il connaît le même parcours que G.R : rue des Saussaies, Fresnes, Buchenwald Kommando Rebstock, Artern, Rehmsdorf.  
Au cours de l'évacuation, après un premier échec avec G. Raynaud, il réussit avec un autre déporté en mai 45 à s'échapper, à gagner la Tchécoslovaquie à pied et rejoindre les troupes américaines à Chemnitz.  
rapatrié le 13 mai 1945.  
instituteur ?

Adresse : 110 avenue de Guineberts, Montluçon  
Plus d'informationssous <http://www.afmd-allier.com/PBCPPlayer>.

**De BRUEN de Supervielle Jacques**  
Adresse :72 rue du coteau Athis Mons  
rien trouvé mais peut-être s'agit-il de  
BRUN Jacques 20/12/1921 Paris (75)  
matricule 77049 Dora, Ellrich, rentré le 10/04/1945 de Munchehof

**de ROYS de LEDIGNAN Saint Michel René** 1.03.1898 à Dijon (Côte-d'Or), officier de carrière, brillante carrière militaire débutée en 1916. capitaine, légion d'honneur, marquis au château St Ange à Villecerf, accueille des troupes scouts pour leur camp de vacances, hébergeait des Juifs ,entre autres une jeune femme, Jeannette Dreyfus, et sa fille. Dénoncé après les parachutages dans le parc de Saint-Ange de juillet 1944, arrêté par la Gestapo le 4 août 1944, matricule 77722 déporté au camp de Dora-Ellrich où il décéda 18.01.1945 ; Le 2 septembre 1999, Yad Vashem a décerné à René et Henriette de Roys le titre de Juste des Nations.

**DESANGIN Armand** 8.02.1905 Courtevault (77) ou Paris ? photographe et cinéaste. domicile et atelier, 162 boulevard Magenta Paris. engagé au 37e régiment d'aviation à Reims. prend part à la guerre du Maroc, au sein de la 2e section photo, en qualité d'observateur-photographe recruté par Louis Roussel, rejoint le réseau Zéro-France en octobre 1943 indicatif ZWE/7. chargé de la reproduction photographique des courriers, documents et plans d'objectifs militaires à partir de janvier 1944, agent P2 réseau Jonque arrêté par la *Gestapo* le 23 juin 1944 avec sa femme et son père, sa femme et son père sont relâchés. incarcéré à Fresnes, déporté à Weimar puis Dora. porté disparu au cours de son transfert vers Nordhausen le 28 février 1945

**de VILLEDIEU Gustave** cf A. Muneaux abbé des lazaristes rue de Sèvres et aumônier de St Cyr

**DRAPIER (Henri, Louis, Joseph)** né le 30 mai 1911 à Noyon (Oise) travailla aux télécoms comme Sanchidrian pas dans le dernier train pour Buchenwald +le 3 septembre 1944 en Allemagne. Plus d'informations sur : site les morts dans les camps :[:JO2008p16320-1632](#)

**DURAND Marcel** 05/10/1923 Boulogne (85) Matricule :77102 Buchenwald, Dora, Ellrich s'enfuit avec Fa.. le 14.04.45 depuis Marienberg (Erzgebirge) + à Nordhausen?

**DUVAL LEON Roger, François dit LE GUYADER** 10 02.1915 à Oisseau (53)

matricule 78146 Mart,Ztz pas mort en déportation, libéré le 15.04.1945 à la frontière tchécoslovaque

Adresse : 128 rue Henri Barbin Le Mans, Sarthe

président départemental d'une union d'anciens combattants. Nommé Chevalier du ministère des armées du 28 mars 2007

**EVESQUE Jean**, (Shellay, beau-frère de Jean Dagard) exécuté par pendaison à Buchenwald le 7.10 1944. Selon le Service Historique de la Défense (Dossier GR 16 P 154172), il est homologué en tant que Résistant au titre des F.F.C. (Forces Françaises Combattantes) et des D.I.R. (Déportés et Internés de la Résistance).

**FA... AUX Jean**

dans le convoi du 15/08/1944 de Paris à Buchenwald ?  
s'évade avec Durand le 14.04.45 depuis Marienberg

**FISCHER** 21.01.1907 Strasbourg (67)

+ 08.05.1976 Strasbourg

adresse : 32 rue de la république, St Germain en Laye

bibliothécaire, membre du parti communiste

arrêté le 04.11.1943 à Clermont-Ferrand où la bibliothèque de Strasbourg était transférée pour éviter les bombardements, déporté depuis Compiègne à Buchenwald le 22.01.1944

matricule 43425 ou 42425

libéré par l'armée américaine le 11 avril 1945

Plus d'informations sous[https://www.google.fr/url?](https://www.google.fr/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=1&cad=rja&uact=8&ved=2ahUKEwi-gcL_9eTIAhUN3xoKHRsXAz0QFjAAegQIBRAB&url=http%3A%2F%2Fwww.bnu.fr%2Faction-culturel%2Fagenda%2Fserge-fischer-un-ancien-conservateur-honneur&usg=AOvVaw1-V0RYXBGjNpQtIHnPIcWk)[sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=1&cad=rja&uact=8&ved=2ahUKEwi-gcL\\_9eTIAhUN3xoKHRsXAz0QFjAAegQIBRAB&url=http%3A%2F%2Fwww.bnu.fr%2Faction-culturel%2Fagenda%2Fserge-fischer-un-ancien-conservateur-honneur&usg=AOvVaw1-V0RYXBGjNpQtIHnPIcWk](https://www.google.fr/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=1&cad=rja&uact=8&ved=2ahUKEwi-gcL_9eTIAhUN3xoKHRsXAz0QFjAAegQIBRAB&url=http%3A%2F%2Fwww.bnu.fr%2Faction-culturel%2Fagenda%2Fserge-fischer-un-ancien-conservateur-honneur&usg=AOvVaw1-V0RYXBGjNpQtIHnPIcWk)<http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article136297>**GOUPIL René** 27.11.1914 Amiens (80)

matricule 77949

Buchenwald, Dernau, Artern

Evadé lors de l'évacuation 20/04/1945 Reitzenhain

adresse : 12 cité nouvelle, rue Saint Honoré, Amiens

**GUISLAIN Fernand** 30.04.1895 Lille

originaire du Nord-Pas-de-Calais

matricule 41955 Dora, Buchenwald

libéré le 08.05.45, rentré en 1945 mais mort peu de temps après.

adresse : 157 rue de Paris Lille (Nord)

**GUSTAVE (GUSTAV)**

Blockältester à Artern

**Henri cf BOULEY Henri ou BERMAN Henri****HOUX René** cf Roux

transféré de Dora à Artern comme médecin, mouchard

**JACKIE** ???**JAFFE** ???**JEAN** Lavenant sans doute ou Dagard ou Fa... oux**Jojo = MEGE Georges****JOSEPH****JULES** cf Schmidt**KELLER Louis** Marie Joseph Ferdinand

17.03.1881 Lunéville

matricule 76894

Le général Keller accepte quelque temps de commander la 7ème division militaire de la zone non

occupée et témoigne à charge dans le procès de Daladier à Riom, prend ses distances avec Vichy et se rapproche de la Résistance.

arrêté à son domicile de Bourghtheroulde (Eure) par les forces allemandes le 14 août 1944 qui découvrent un échange de correspondance avec le Général De Gaulle et la présence d'armes.

Interné à Compiègne, déporté à Buchenwald Ellrich

matricule 76894

Selon le témoignage de Hervé Rafin, il mourut à Buchenwald le 16 novembre 1944 dans les bras de l'abbé Hénoque à 63 ans.

### **Joseph ?**

**KAAN Pierre** 10.01.1903 Paris

professeur agrégé de philosophie, enseigna à Bar sur Aube puis Montluçon.

révoqué de l'Éducation Nationale par arrêté du 17 juillet 1941 par le gouvernement de Vichy en raison de ses origines juives

aux côtés de Jean Moulin, ils obtiennent la création du CNR (Conseil National de la Résistance) le 27 mai 1943.

écrit pour le journal communiste l'humanité et rédige plusieurs essais philosophiques

arrêté le 29 décembre 1943,

interné à la prison de Fresnes puis transféré à Compiègne.

déporté à Auschwitz le 27 avril 1944 (convoi N° I.206.) matricule N° 185806

puis transféré à Buchenwald le 14 mai, nouveau matricule N° 52920. Transféré ensuite au Kommando de Tröglitz-Rehmsdorf.

libéré par les partisans tchèques, mais décède à l'hôpital de Ceske Budejovice (Tchécoslovaquie) le 18 mai 1945 du typhus.

Il figure sur un timbre poste consacré au 30ème anniversaire de la libération des camps de concentration.

Son père mourut le 1er avril 1944 à Auschwitz et sa mère KAAN Renée Emma née DÉNARD fut gazée le 15 janvier 1945 à Ravensbrück

Son frère fut déporté à Buchenwald mais rentra

Plus d'informations sous

<http://www.afmd-allier.com/PBCPPlayer.asp?ID=1263805>

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre\\_Kaan](https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_Kaan)

<https://peoplepill.com/people/pierre-kaan/> en anglais

### **KID cf Walter**

Kapo de Rebstock transféré à Dora

### **KID HILION** boxeur français

co-détenu, quitte le commando en janvier 45

Adresse : 24 rue Boissy d'Anglas 7ème

### **KLEIN** Sergent

boîte? de Saales, secteur militaire, Bas Rhin ???

### **KUNTZ Jean** 16.07.1911 Seloncourt

matricule 42705 Flo Hvra

libéré le 08.05.1945 à Kaplice

avec GR et Auffranc à Prag 21.05.45

Adresse : 44 rue Gambetta St Etienne

### **LAU**

décédé le jeudi 5 avril 45 entre Bösleben et Zeitz cf Lerage, Raffi

**LAVENANT Jean** Mathurin, Félix 12.11.1903 Plumeliau (56), Morbihan résistant, membre de Turma Vengeance, créateur de Résistance-Fer (Corps Francs Vengeance-SNCF), Chef visiteur au service du Matériel de la SNCF à l'Entretien de Nevers, pseudo : Maho. Arrêté en zone occupée, incarcéré le 02.05.1944 à Fresnes déporté à Buchenwald porté disparu, décapité le 01.10.1944 dans le Brandenburg (Source: Papiers le concernant déposés à la BDIC de Nanterre.) Une plaque à Plumeliau et une place à Saint-Nicolas-des-Eaux (Morbihan) lui sont dédiés

**LEBERT Pierre** 09.07.1913 Ponts-de-Cé (49)  
matricule 21203  
figure sur la photo dans le récit de G.R.  
hospitalisé à Prague avec GD, René Raoulx et Clément Verfaillie, il rentra en France  
adresse incomplète :3 rue Albéric Dubois Angers 17 Place ????

**LEGER Alfred** 07.04.1913 Boulogne sur Seine

matricule 77576

A Dernau dans la même équipe que GR, Jean Dagard, Henri Martin, Clément Verfaillie, Albert Roussel  
n'est pas revenu

Adresse : 25 rue Victorien Sardoux St Cyr l'école Seine et Oise

**LERAGE** décédé le jeudi 5 avril 45 entre Bösleben et Zeitz en même temps que Lau, Raffi

**Dr Ledvinka Charles**

médecin tchèque

adresse : České Budějovice IV/569

**Marcel** cf BLUR

**Marcellin** cf VERBE

**MARTIN Henri** 30.04.1919 Thiel-sur-Acolin (03) +30 janvier 1988 à Montmorency (95)

radio-télégraphiste

adresse :Thiel Allier

arrêté le 27 juillet 1944

matricule 77484, convoi n° I.264

Après la quarantaine à Buchenwald, il est transféré au camp de Dora.

Blessé le 5 avril 1945, il rentre le 14 mai 1945.

plus d'informations sous

<http://www.afmd-allier.com/PBCPPlayer.asp?ID=1250255>

adresse : 81 rue Jean Jaurès Villejuif 189 rue de Paris Les Lilas

**MEGE Etienne** 24/09/1898 Sanary-sur-Mer (83), père de Georges Mège

matricule 77645 Dora, Flossenbürg

blessé, meurt le 16 mai 45 à l'hôpital de Ceske-Budejovice (Tchécoslovaquie) avant le rapatriement

**MEGE Georges** 22/02/1927 Port-Francqui (CG) fils d'Etienne Mège

matricule 77644 Buchenwald, Dora, Artern

libéré le 08/05/1945 à Budejovice (Tchécoslovaquie)

**MOREAU René** 11.09.1910 Villehagnau (16)

matricule 78239 Dora

adresse : 81 rue Jean Jaurès Villejuif/ 189 rue de Paris Les Lilas

chef de la résistance est de Perigny.

Plus d'informations sur

<http://perignystory.e-monsite.com/pages/moments-d-histoire/resistance-et-repression.html#ZI1SfqHydw274AOX.99>

Auteur du livre : *Buchenwald : 35 ans après, pèlerinage à la rencontre du passé*

**MUNEAUX A** cf Gustave de Villedieu(A)

**MURZEAU René** 12.11.1912 Saumur 49

+ le 01. 2016 à la Seyne sur mer ?

matricule 76616, Dora

GR tente de fuir avec lui et Blin

adresse : Rue Le Lion Maine et Loire Angers

**NONNENMACHER Joseph** 14 08.1924 Drusenheim, Alsace

matricule : 38730

obligé de s'éloigner de la zone frontalière réfugié près de Limoges

interné à Buchenwald et Dora, passa 18mois dans les camps et vécut la marche de la mort en Tchécoslovaquie

adresse : chez Léger St Léonard Haute Vienne

à ce jour (2019) un des derniers survivants, témoigne dans les écoles à titre d'exemple

[http://www.haute-loire.gouv.fr/IMG/pdf/texte\\_lu\\_par\\_une\\_eleve\\_28\\_04\\_2019.pdf](http://www.haute-loire.gouv.fr/IMG/pdf/texte_lu_par_une_eleve_28_04_2019.pdf)

fait l'objet d'un film pour la télévision française

<https://france3-regions.francetvinfo.fr/auvergne-rhone-alpes/haute-loire/haute-loire-tournage-film-vie-derniers-rescapes-camps-mort-1645894.html>

**NORDING Raoul**

Consul suédois le 17 août 44, Paris, représentant d'une puissance neutre, obtient des autorités allemandes la libération de plus de 3 000 prisonniers politiques

**OPPERMANN Kurt**

originaire de Hambourg, apprécié par les détenus à Dernau

**PEYRAT** cf Rio

**Pierre ?** décédé le 18 mai 45

**Pierrot (Pierre LEBERT ?**

**POTIER (POTTIER) René** 08.12.1899 à Epernay

matricule 77291

habitant av Rapp ,

ancien combattant de la guerre de 1914-18

chef dessinateur à la Compagnie des chemins de fer de l'Est

agent de renseignements il assure la liaison pour Résistance Fer avec délégation la militaire du Général De Gaulle.

arrêté par la Gestapo le 24 juin 1944 et incarcéré à Fresnes  
matricule 77291 déporté à Dora. Chef de groupe au petit camp de Buchenwald  
□ le 27.02.1945 à Ellrich  
Une plaque à la Gare de Lyon à Paris et la salle de la Section Technique des Eaux qu'il dirigeait  
portent son nom et honorent sa mémoire.  
Croix de guerre avec palme chevalier de la Légion d'Honneur à titre posthume

Lieutenant **PROVENCE**  
DGER 1 rue du Mal ? Ra ?

**RAFFI** décédé le jeudi 5 avril 45 entre Bösleben et Zeitz en même temps que Lerage et Lau.  
Raffy Léon ??? cafetier Seine réseau libération nord

**Raoul** cf SMADJA Raoul

**RAOULLIER** (Roullier?) **Pierre**, Yves, Emile, Arthur, 02.10 1920 Paris (12e) (Seine),  
matricule 77405  
décédé le 3 septembre 1944 à Buchenwald  
adresse : 11 rue Michel Chasles Paris 11 ou 12

**RAOULX René** (Raoult ?) 23.05.1913 Paris (75)  
adresse : 1 route de St Denis Berul ? Seine et Oise Epernay 33 CLI 0824  
matricule 21782 Buchenwald Dora  
évadé lors de l'évacuation 17.04.1945 mais repris.  
hospitalisé à Prague avec GD, Clément Verfaille et Pierre Lebert

**RIGLOS RiGLOS DE PACHECO DE BELLUNE Philippe** ??? 12.01.1916 Paris

matricule 81 556  
interné à Dora, + le 24.04.45, à Litomerice

**RIO**

**ROUILLER Pierre** 10.1920 Paris  
matricule 77 405

adresse : 11 ou 72 rue Michel Challes Paris  
Ce Pierre-Louis Rouillé, mourut en déportation le 14.02.1945 au camp de Bergen-Belsen : ???  
un homonyme :

**ROUILLE Pierre**, né le 30 septembre 1917 à Lanester. Arrêté sur le territoire du IIIe Reich (hors  
Alsace-Moselle), il est interné au KL Dachau. (matricule: 91103). Parcours: Nüremberg, Dachau,  
Mauthausen, Sankt-Valentin où il décède le 24 janvier 1945

**ROLANDEY Pierre** 26.08.1903 Vincennes

Commandant

matricule 77426, 10 jours à Buchenwald puis 9 jours à Dora et départ pour Ellrich, travaille à la  
construction d'un tunnel où se trouve une usine de construction des V1 et V2

Très affaibli le 3 mars 1945 il part avec un convoi de malades pour le camp de Nordhausen. Il  
serait décédé le 19 mars 1945.

Ses écrits ont été lus au procès de Nuremberg.

Une plaque à son nom à Annecy

<http://www.aassdn.org/araMnbioQa-Rz.html>

**ROUSSEL Albert** 28.07.1917 Mateur (?)

matricule 77464

Cheminot ; syndicaliste CGT de la Haute-Marne.

adresse : chez Dr Henize St Maurice les Charencey Orne

A Dernau dans la même équipe que GR, Jean Dagard, Henri Martin, Clément Verfaillie, Henri Bonnard

**ROZYL André**

rien trouvé

**SANCHIDRIAN Georges** 11.09.1905 Oran Algérie

ami de Joseph Drapier

Adresse : 52 rue de Londres Paris, inspecteur/ Ingénieur général des PTT, Chef du service des transmissions coloniales

Réseau maquis : France Combattante Gallia- Darius, pseudonyme Collin

Arrêté le : 8 juillet 1944 à Garches, emprisonné à Fresnes, parti de Pantin le 15.08. 1944 pour Buchenwald

matricule 76840

transféré à Dora le 03.09. 1944, à Ellrich le 09.09. 1944 affecté au block 4.

(Là il peint des scènes de contes)

Evacué dans le convoi du 05.04.1945 vers Heinckel. Selon le témoin, Gustave Colzy (43220) il serait mort vers le 12.04.1945 entre Ellrich et Oranienburg et inhumé au cimetière de Segeletz.

**SALON DE LA GUILLERIE**

**SCHMITT / SCHMIDT cf Jules**

Oberscharführer à Dernau surnommé Jules, camp de Rebstock

déclaré décédé en 1961

**SCHWARZ Feldwebe** « boucher à Fribourg » chef d'étage à Fresnes

**SHELLAY** cf Jean EVESQUE, exécuté par pendaison à Buchenwald le 7 octobre 1944.

Dans le récit de Raynaud beaufrère = Shellay

Selon le Service Historique de la Défense (Dossier GR 16 P 154172), il est homologué en tant que Résistant au titre des F.F.C. (Forces Françaises Combattantes) et des D.I.R. (Déportés et Internés de la Résistance).

**STEIBEL André, Jean, Paul** 04.02.1915 Versailles

matricule 77613, décédé le 3 décembre 1944 à Buchenwald

Adresse : rue de la Paroisse Versailles (Seine et Oise)

**SMADJA Raoul** 15.06.1913 Bizerte (Tunisie)

matricule 77631 Dora décédé en déportation ?

adresse : 10 rue du vieil hospice Espalion Aveyron

**TANTY ? Louis** 14 rue Blanche 9ème

**TOULOUSE cf CHARLES Henri**

S'agit-il d'un surnom lié à son lieu d'origine adresse : 36 rue des Marchands Toulouse Haute Garonne

**VACKIER** (Raymond, Louis, Job)

22 juillet 1922 Paris (12e) (Seine),  
+16. avril 1945 à Reitzenhain.  
GR apprend sa mort à Komatau

**VEILER** (équipe) ??

**VERBE Marcellin** 1er avril 1914 Nantes

+ 22.09.2000 Saint-Sébastien-sur-Loire

médecin, résistant, déporté et homme politique français. Il est maire de Saint-Sébastien-sur-Loire de 1953 à 1983.

médecin à Saint-Sébastien et rejoint la résistance sous le nom de Maurice. Il échappera plusieurs fois à la mort et à la Gestapo avant d'être arrêté le 17 avril 1944. Il sera déporté à Buchenwald d'où il s'évadera le 14 avril 1945 pour rejoindre l'armée américaine.

« A Artern courant janvier 45 Avec son collègue russe opérait les victimes de bombardement ferroviaire malheureux avec des moyens de fortune sur les tables où les Häftlinge mangeaient leur gamelle de soupe . Pas d'anesthésie . Des cris épouvantables C'est le souvenir atroce que j'en garde. Ces soins précaires se prolongèrent dans la nuit, mais peu en réchappèrent» G R

« il coopère avec son infirmier Marcel dit Lapin » Henri Bouley

adresse : St Sébastien sur Loire (Loire Inférieure)

**VERFAILLIE Clément** 08.07.1925 La Garenne Colombes (75)

matricule 77884

hospitalisé à Prague avec GD, René Raoulx et Pierre Lebert

libéré le 08.05.1945 à Kaplice (CZ) figure sur la photo dans le récit de Raynaud

A retrouvé GR par des collègues 5, 6 ans après la libération, se retrouvait tous les ans pour un méchoui. Sa femme et sa fille vivent sur l'île de Groix en Bretagne

Parfois je me demande comment j'ai pu vivre normalement après avoir traversé cette épreuve... ». Clément Verfaillie, déporté en 1944 à l'âge de 19 ans au camp de Buchenwald, s'adresse aux collégiens du Ponant pour témoigner et raconter l'horreur. Sept survivants sur 220 « On portait une étoile rouge « de déporté politique », on subissait la schlague, les coups de crosses des SS, on souffrait de la faim, du froid, des humiliations permanentes : on nous considérait moins bien que des bêtes... Dans mon commando, nous étions 220 Français, seuls sept d'entre-nous ont survécu », dit Clément qui a échappé plusieurs fois aux balles des SS tirées pour l'exemple. Désamorcer les bombes à coups de pioche Évoquant la terrible période dans les tunnels de la Sarre, Clément parle aussi de la solidarité entre les prisonniers, des combines pour survivre (échanger des mégots contre des tranches de pain... ou participer à des commandos qui désamorçaient les bombes à coups de pioche...). « Tout en apportant un témoignage vécu, je vous raconte des anecdotes parfois amusantes, car heureusement c'est la vie qui reprend le dessus », dit Clément Verfaillie, qui milite dans une association de victimes de la guerre pour transmettre cette terrible histoire aux générations futures. M. Clément Verfaillie, déporté politique à Buchenwald en 1944 est venu

témoigner auprès des jeunes collégiens.

© Le Télégramme <https://www.letelegramme.fr/ar/viewarticle1024.php?aaaammjj=19980505&article=3672620&type=ar#w4qpuy6341AOixPU.99>

Voici comment il résumait ce qui lui était arrivé, en 2014, alors qu'il témoignait toujours devant les plus jeunes malgré ses 89 ans.

*« Comme tous les étudiants de cette époque, j'aidais aux champs en raison de la mobilisation des paysans. J'ai croisé ainsi le chemin d'un réseau de résistants qui m'a chargé de transporter du matériel radio. Sur dénonciation, j'ai été arrêté par la milice à 19 ans à Condé-sur-Sarthe. S'ensuivirent des interrogatoires musclés. Le 10 août, je suis transféré à la prison de Fresnes avec des compagnons d'infortune. Le 15 août, je suis mis dans le dernier convoi en direction du camp de Buchenwald. Le 8 mai 45, on a été délivrés sur la frontière tcheco-autrichienne par les Russes et amenés dans un hôpital tchécoslovaque. Je pesais 40 kg pour 1,80 m. Pour rentrer à Paris, tout le monde faisait comme il pouvait. Je suis monté dans un train et j'ai pu être embarqué dans un avion allié qui a atterri en cachette à Colmar. De là, j'ai pris un train pour Paris » .*

Adresse : 51 rue de la République, La Garenne Colombe (Seine)

**VIĚK Václav**

étudiant tchèque

Rožnov České Budějovice 331

ČSR

**Walter cf KID**

Traduction et recherches effectuées par Françoise Pernot..  
Dernier état: décembre 2019

Remerciements à :

A. Esteban, F. Grün, C. Hauck, S. Höschel, D. Lebeau, R. Lüdders, M. Raynaud Sambin,  
C. Tremmel, R Voigtlaender.